



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





807156

MERCURE

GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

FEVRIER 1695.



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Merciere au Mercure Galant.

M. DC. CXV.
Avec Privilege du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



MERCURE GALANT



FEVRIER 1695.



O u s avez raison ,
Madame , d'admirer la
bonté du Roy , qui
ayant à soutenir une
rude guerre , a employé jusqu'i-
cy les moyens les moins à char-
ge à ses Sujets , en alienant des
Rentes dont SaMajesté a assigné
le payement sur ses revenus or-
dinares , & en créant des Char-

Feu. 1695.

A

ges dont les gages sont mis sur les estats de ses Finances ; en sorte que ce Monarque ne s'est servi de la grande & seure ressource de la Capitation, que lors que la difficulté de tirer sur luy-mesme les fonds nécessaires pour résister avec avantage à tant d'Ennemis liguez, commençoit à devenir assez grande pour estre préjudiciable à sa gloire, & au bien de ses Estats. Les Peuples ont esté tellement charmez de la bonté de ce prince, & de la considération qu'il a eüe pour eux, qu'aussi-tost que la taxe a esté publiée, la plupart ont porté leur argent en foule, & avec le plus grand empressement six semaines avant le temps marqué pour le recevoir. Rien n'est plus glorieux pour le Roy, ny

G A L A N T.

plus avantageux à la France, & rien ne doit estre plus terrible pour nos Ennemis. Ils doivent trembler en voyant cette ressource inépuisable, qui jointe à la valeur naturelle aux François & à l'ardeur de leur zele pour leur Souverain, & pour leur patrie, les met en estat de continuer leurs conquestes, comme ils ont fait pendant toutes les Campagnes depuis l'ouverture de cette dernière guerre.

C'est dans cette vue que l'Académie Française a choisi pour sujet du prix de la poésie Française, qu'elle doit donner le 25. Aoust prochain, jour de la Feste de S. Louis: *Que le Roy n'est pas moins redoutable à ses Ennemis par l'amour de ses Sujets, que par la force des armes.* Le sujet du prix de l'Eloquence est, *Du danger qu'il*

4 MERCURE

y a dans de certaines voyes qui paroissent seures, conformément à ces paroles des proverbes, Est via quæ videtur homini iusta, novissima autem ejus deducum ad mortem. Je vous ay déjà marqué plusieurs fois pour l'intérêt de vos Amis de Province, que chaque Discours ne doit estre au plus que d'une demi-heure de lecture, que les Ouvrages de Poësie ne doivent point excéder le nombre de cent Vers avec une courte Priere pour le Roy, en telle mesure de Vers qu'on voudra. Tous ces Ouvrages doivent estre remis entre les mains de M. l'Abbé Regnier Secrétaire perpetuel de l'Académie, dans le dernier jout du mois de May prochain.

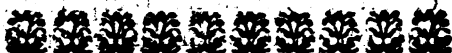
Les Dames ont toujours recen de grandes loüanges sur une

GALANT.

25

certaine delicateſſe d'eſprit qui leur eſt particuliere. Elle paroît dans tous les Ouvrages qu'elles donnent au Public, & il vous ſera facile de la reconnoiſtre dans l'hiſtoire que je vous envoie. Elle eſt d'une perſonne de votre Sexe, qui ſ'exprime avec beaucoup d'agrément, & de fineſſe. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle vouluſt écrire ſouvent. Elle peint les choſes avec des couleurs tres-vives, & je me tiens aſſuré que cette lecture vous fera plaifir. Ne ſoyez pas ſurpriſe du titre; il convient à l'avanture,





HISTOIRE

DE LA MARQUISE,

Marquis de Banneville.

PUIS que les Femmes se mes-
lent d'écrire, & se piquent
de bel esprit, je ne veux pas de
meurer la dernière à signaler
mon zèle pour mon Sexe, & il
ne tiendra pas à moy qu'on ne
nous croye de grands personna-
ges, malgré toutes les petites
façons dont nous ne sçaurions
nous défaire. En effet, quelque
guindées que nous soyons dans
nos Ouvrages, on y voit la Fem-
me en mille endroits, & les
grands sentimens outrez, forcez
sublimes, ne sçauroient cacher
aux yeux du Lecteur attentif

une certaine mollesse, un certain foible qui nous est naturel, & où nous retombons toujours. Il ne faut donc pas nous donner pour plus que nous ne valons. Croire qu'une jeune Fille assez jolie, élevée parmi les rubans, soit capable d'écrire comme M. Pelisson, c'est un abus. Elle aura le feu de son âge, des tours nouveaux, des expressions vives, une imagination réjouissante. Elle plaira peut-être plus que M. d'A... mais pour la justesse, la solidité, le rissu, la secheresse, elles'en reposera sur M. de T... ne se piquant que de s'amuser la premiere en amusant ses Compagnes par ses petites histoires. Voicy donc mon coup d'essay, vous en jugerez, Mesdemoiselles, car c'est à vous à qui je m'adresse, mais si vous avez passé

vingt ans , je vous défens de me lire. Cherchez quelque chose de plus folide. Une Fille à vingt ans, doit songer à se faire bonne menagere , & le temps du badinage est bien avancé pour elle. Au reste , n'allez pas douter de ce que je m'en vais vous dire. J'ai tout sceu, tout entendu ; je suis témoin oculaire sur ce point, & nulle circonstance ne m'est échappée. Il vous en paroîtra quelques unes d'assez singulieres ; c'est justement ce qui m'a donné envie de les mettre sur le papier. Je n'ai jamais cas de ce qui ne va que terre à terre. Les grands chemins sont faits pour les petits genies , & quiconque se donne la peine d'écrire , sans éloquence sans traits, attire d'abord l'attention de tout le monde. Entrons en danse.

A

Il n'y avoit que six mois que le Marquis de Bannerville estoit marié à une jeune personne, belle, de beaucoup d'esprit, & heritiere, lors qu'il fut tué au combat de Saint Denis. Sa Veuve fut touchée sensiblement. Ils estoient encore dans les premieres ardeurs, & nul chagrin domestique n'avoit troublé leur bonheur. Elle ne se laissa point aller à une douleur éclatante, & sans faire les cris ordinaires, elle se retira à une de ses maisons de campagne pour y pleurer à son aise, sans contrainte & sans ostentation. Mais à peine y fut elle arrivée, qu'on luy fit remarquer à des signes certains qu'elle estoit grosse. D'abord la joye de revoir un peu son mari de ce qu'elle avoit tant aimé, s'empara de toute son ame. Elle

A 5

songea à conserver les précieux restes de son cher Epoux , & ne negligea rien de ce qui pouvoit contribuer à sa propre conservation. Sa grossesse fut fort heureuse, mais quand les temps approcherent , mille pensées la vinrent tourmenter. La mort funeste d'un homme de guerre se representa à ses yeux avec toutes ses horreurs. Elle imagina la même aventure pour ce cher Enfant qu'elle attendoit , & ne pouvant s'accoutumer à une idée si triste , elle souhaita mille fois que le Ciel luy donnast une fille , qui par son Sexe se trouvast à couvert d'une si cruelle destinée. Elle fit plus , & se mit en teste de corriger la nature , si elle ne répondoit pas à ses desirs. Elle prit pour cela toutes les précautions necessai-

tes, & fit promettre à sa Sage-femme d'annoncer à haute voix la naissance d'une Fille, quand même ce seroit un Garçon.

La chose ayant esté projetée ainsi, fut aisément exécutée. L'argent fait tout. La Marquise estoit la maistresse dans son Chasteau, & la nouvelle courut bien tost qu'elle avoit eu une Fille, quoy que dans la verité elle eust eu un Garçon. On porta l'Enfant à M. le Curé, qui dans la pure bonne foy le baptisa sous le nom de Mariane. La Nourrice fut aussi gagnée, & la petite Mariane fut élevée par cette Nourrice, qui dans la suite devint sa Gouvernante. On luy apprit tout ce qu'une Fille de qualité doit sçavoir, la Danse, la Musique, le Clavestin. Ses Maistres n'avoient

qu'à dire , & dans le moment elle faisoit tout ce qu'ils avoient à luy montrer. Une si grande facilité de genie força sa Mere à luy faire apprendre les Langues, l'Histoire , & même la Philosophie nouvelle , sans craindre que tant de Sciences se brouillassent dans une tete où tout se rangeoit avec un ordre incroyable ; & ce qui ravissoit en admiration , c'est qu'un esprit si beau sembloit estre dans le corps d'un Ange. Sa taille à douze ans estoit déjà formée. Il est vray qu'on l'avoit un peu contrainte dès l'enfance avec des corps de fer , afin de luy faire venir des hanches , & de luy faire remonter la gorge. Tout avoit réussi , & son visage , dont je ne vous feray la description qu'à son premier voya

ge de Paris, estoit déjà d'une beauté achevée. Elle vivoit dans une innocence merveilleuse, & ne soupçonnoit pas seulement qu'elle pût estre autre qu'une Fille. On l'appelloit dans la Province la belle Mariane. Tous les petits Gentilshommes voisins, qui la regardoient comme une grande héritière, luy venoient faire la cour. Elle les écouloit tous, & répondoit à leurs galanteries avec beaucoup de liberté d'esprit. *Mon cœur*, disoit elle un soir à sa Mere, *n'est pas fait pour des Provinciaux, & si je les reçois bien, c'est que je veux plaire à tout le monde.* Prenez garde, mon enfant, luy dit la Marquise, que vous parlez comme une coquette. *Ab Maman, laissez les faire*, reprenoit-elle. *Qu'ils m'aiment tant*

qu'ils voudront , que vous importe pourvu que je ne les aime pas ?

La Marquise se réjouissoit extrêmement de l'entendre parler, & luy donnoit toute liberté avec ces jeunes gens , qui d'ailleurs ne sortoient jamais du respect. Elle sçavoit le fond des choses, & ne craignoit point de suite. La belle Mariane employoit jusqu'à midy à étudier , & le reste du jour à se parer. *Après avoir donné* , disoit-elle agréablement , *tout le matin à mon esprit il est bien juste de donner l'après-dînée à mes yeux , à ma bouche , à toute ma petite personne ; & effectivement elle ne commençoit à s'habiller qu'à quatre heures du soir. La compagnie estoit d'ordinaire assemblée à cette heure-là , & se faisoit un plaisir de la voir à sa toilette.*

Ses Femmes de chambre la coëffoient , mais elle ajoûtoit toujours d'elle-même quelque nouvel agrément à sa coëffure. Ses cheveux blonds retomboient par grosses boucles sur ses épaules. Le feu de ses yeux & la vivacité de son teint éblouissoient, & tant de beautez estoient animées & soutenues par mille jolies choses qui estoient à tous momens de la plus belle bouche du monde. Tout ce qu'il y avoit de jeunes gens autour d'elle estoient dans une espece d'adoration ; aussi n'oublioit-elle rien pour les piquer encore davantage. Elle passoit elle-même dans ses oreilles, avec une grace admirable, des pendans , ou de Perles , ou de Rubis, ou de Diamans. Elle mettoit des mouches, & sur tout des imperceptibles ,

qui estoient si petites , qu'il fa-
loit avoir le teint aussi delicat &
aussi fin qu'elle l'avoit , pour
qu'on les pust appercevoir ; mais
en les mettant elle faisoit mille
petites façons, consultant tantost
l'un , tantost l'autre sur ce qui
luy seioit le mieux. La Mere
estoit ravie de joye , & se re-
mercioit à tous momens de son
habileté. *Il a douze ans* , disoit-
elle tout bas , *il faudroit bien tost*
songer à le mettre à l'Academie ,
et dans deux ans il suivroit son
pauvre Pere ; & là-dessus trans-
portée d'affection , elle alloit
baiser sa chere Fille , & luy lais-
soit faire toutes ses petites co-
queteries , qu'elle eust condam-
nées dans la Fille d'une autre.

Les choses en estoient là, lors
que la Marquise de Banneville
fut obligée de venir à Paris so-

liciter un procès que luy fit un de ses voisins. Elle ne manqua pas d'y mener sa Fille, & reconnut dans la suite qu'une jolie personne n'est pas inutile dans les sollicitations. Elle alla voir d'abord la Comtesse d'Alitref, son ancienne Amie, & luy demanda ses avis & sa protection pour sa Fille. La Comtesse fut frappée de la beauté de Mariane, & la baisa avec tant de plaisir, qu'elle y retourna plusieurs fois. Elle se chargea de sa conduite, pendant que la Mere vaqueroit à ses procès, & promit de ne la pas laisser manquer de plaisirs. Mariane ne pouvoit jamais tomber en de meilleures mains. La Comtesse née pour la joye avoit trouvé le moyen de se separer d'un Mary incommode, non qu'il ne fust homme de me-

rite , aimant le plaisir aussi bien qu'elle , mais ne convenant pas dans le choix de leurs plaisirs , ils avoient l'esprit de ne vouloir point se contraindre , & de suivre chacun son inclination. La Comtesse, quoy qu'elle ne fust plus fort jeune , avoit encore un tres-beau visage ; mais l'envie d'avoir des Amans avoit cédé à l'envie d'avoir de l'argent , & le jeu estoit devenu sa passion dominante. Elle menoit la petite Mariane par tout , & par tout on la recevoit avec plaisir.

Cependant la Marquise de Banneville dormoit en paix. Elle connoissoit assez la reputation de la Comtesse , qui estoit un peu équivoque , & jamais elle ne luy eust confié sa véritable Fille, mais pour Mariane , outre qu'elle estoit élevée dans des

sentimens de vertu, la Marquise voulut un peu pour se divertir, la laisser sur sa bonne foy, se contentant de luy dire qu'elle alloit monter sur un theatre bien different de celuy de sa Province; qu'elle y trouveroit à chaque pas des Amans aimables, tendres, passionnez; qu'il ne falloit pas les croire legerement & que si son cœur se sentoit foible, elle vinst à elle luy conter tout: qu'à l'avenir elle la regarderoit comme son Amie plutôt que comme sa Fille, & luy donneroit les conseils qu'elle prendroit pour elle-même.

Mariane, que l'on commença à nommer la petite Marquise, promit à sa Mere de luy découvrir tous les mouvemens de son cœur, & se fiant sur le passé, elle crut pouvoir affronter la ga-

lanterrie de la Cout. de France.

C'eust esté une entreprise bien téméraire il y a trente ans. On luy fit des habits magnifiques ; on essaya sur elle les modes les plus nouvelles. La Comtesse qui présidoit à tout cela , prit soin elle-même de la faire coëffer par Mademoiselle de Cannillac. Elle n'avoit que des boucles d'oreilles d'enfant, & peu de Pierreries ; la Mere donna toutes les siennes , qui estoient mal en œuvre, & sans faire beaucoup de dépense , on trouva moyen de luy faire deux paires de pendans d'oreilles de Diamans, cinq ou six poinçons pour mettre dans ses cheveux. Il n'en fallut pas davantage pour la parer. La Comtesse luy envoyoit son Carrosse aussi tost après dîné , & la menoit à la Comedie, à l'Opera

& dans des maisons de Jeu. Elle estoit admirée de tout le monde. Les Filles & les Femmes ne pouvoient se lasser de luy faire des caresses , & les plus belles n'avoient aucune jalousie des loüanges qu'on donnoit à sa beauté. Certain charme caché dont elles sentoient l'impression sans s'en appercevoir , entraînoit leurs cœurs , & les forçoit à rendre un hommage sincere au merite de la petite Marquise , car personne ne luy échappoit , & son esprit encore plus imperieux que sa beauté , luy faisoit faire des conquestes plus seures & plus durables. On estoit pris d'abord par un teint d'une blancheur éblouissante , un incarnat toujours renaissant surprenoit toujours ; ses yeux étoient bleus , & n'en estoient

pas moins vifs, ils sortoient de deux paupieres épaisses qui rendoient leurs regards plus tendres & plus languissans. Le tour du visage estoit ovale; & sa bouche vermeille & rebordée presentoit dans le temps même qu'elle parloit le plus serieusement vingt petits trous creusez par les Graces, & vingt autres encore plus agreables qu'elle formoit en riant. Un extérieur si charmant estoit soutenu par tout ce qu'une bonne éducation peut ajouter à une nature excellente. La petite Marquise avoit sur le visage un lustre de modestie qui luy attiroit le respect. Elle sçavoit distinguer les temps & n'alloit jamais à l'Eglise qu'avec des coëffes, point de mouches, évitant l'étalage que recherchent la plus part des Fem-

mes. *Il faut*, disoit-elle, *prier Dieu à la Messe, & danser au Bal, & le faire de tout son cœur.*

Il y avoit trois mois qu'elle passoit sa vie fort agreablement, lors que le Carnaval arriva. Tous les Princes, tous les Officiers estoient revenus de l'Armée, & les divertissemens publics se réchauffoient de toutes parts. Chacun faisoit des parties de plaisir, & il y eut un grand Bal au Palais Royal. La Comtesse qui n'estoit plus assez jeune pour y aller à visage découvert, y voulut aller en masque, & mit la petite Marquise de la partie. On l'habilla en Bergere avec des habillemens tres-simples, mais tres-propres. Ses cheveux qui luy pendoient à la ceinture estoient renouëz en grosses boucles avec des rubans couleur de

rose. Ny Perles , ny Diamans , de belles cornettes. Elle n'estoit alors parée que d'elle-même , & ne laissa pas d'attirer d'abord tous les regards de l'assemblée.

Sa beauté y estoit alors dans son triomphe. Le beau prince Sionad s'y trouva sous des habits de Femmes , pour disputer au beau Sexe , & remporter au jugement des Connoisseurs , le prix de la souveraine beauté.

En entrant dans le Bal , la Comtesse prit son party , & s'alla mettre derriere le beau Sionad. *Ma Princesse* , luy dit-elle en l'abordant , & luy presentant la petite Marquise , *voicy une jeune Bergere qui n'est pas indigne de quelqu'un de vos regards.* Marianne s'approcha avec respect , & voulut baiser le bas de la robe du Prince , ou pour mieux dire , de

de la Princesse , mais il la releva , & l'embrassant avec tendresse : *La belle enfant , s'écria-t'il avec transport, les jolis traits ! quel souris , quelle finesse ! On se me trompe , on elle a encore plus d'esprit que de beauté.* La petite marquise n'avoit encore répondu que par une petite mine riante & modeste , lorsqu'un jeune Prince la vint prendre pour danser. Le respect que toute la compagnie devoit à sa haute naissance , attira d'abord les yeux & l'attention , mais quand on vit avec quelle grace la jeune Marquise lui répondoit sans estre embarrassée , son oreille , sa légèreté , ses petits sauts en cadence , ses souris fins sans estre malicieux , l'éclat nouveau qu'un exercice violent répandoit sur son visage , on fit dans

Fev. 1695.

B

toute la Salle comme de concert un profond silence. Les Violons eurent le plaisir de s'entendre, & chacun parut occupé de la voir & de l'admirer. La danse finit avec des acclamations, dont le Prince, tout aimé qu'il est, n'eut que la moindre part.

L'applaudissement que la petite Marquise avoit reçu à l'assemblée du Palais Royal, redoubla l'amitié & les soins de la Comtesse. Elle ne pouvoit plus se passer d'elle, & pour en jouir plus à son aise, elle offrit de luy donner un appartement dans sa maison, mais la Mere ne voulut jamais y consentir. La petite Marquise avoit près de quatorze ans, & il estoit important pour le secret de sa naissance, que personne n'approchât d'elle

familierement. Sa seule gouvernante la levoit & la couchoit. Elle estoit encore dans une profonde ignorance sur son estat, & quoy qu'elle eust beaucoup d'Amans, elle ne sentoit rien pour eux, uniquement, attentive à elle-mesme & à sa propre beauté. On ne luy parloit d'autre chose; elle avoit à longs traits un breuvage si délicieux, & se croyoit la plus belle personne du monde, d'autant plus que son miroir luy juroit tous les jours, qu'il ne mentoit pas.

Un jour qu'elle estoit à la Comedie dans la premiere loge, elle remarqua dans la loge voisine un jeune homme fort bien fait, avec un juste au-corps d'écarlate, en broderie d'or & d'argent; mais ce qui luy donna plus d'attention, c'est qu'il

B 2

avoit aux oreilles des boucles de diamans fort brillantes , & trois ou quatre mouches sur le visage. Elle s'attacha par curiosité à le regarder , & luy trouva une physionomie si douce & si aimable , que ne pouvant se retenir , *Madame* , dit elle à la Comtesse , *voilà un beau garçon. Il est vray* , dit la Comtesse , *mais il fait le beau, & cela ne sied point à un homme. Que ne s'habille t-il en fille ?* La Comedie continuoit ; on ne causa plus , mais la petite Marquise tournoit souvent la teste , & ne se sentoit plus d'attention pour le faux Arcibiade qu'on representoit. A quelques jours de là , estant encore à la Comedie dans la troisieme loge , le mesme jeune homme , qui se faisoit assez remarquer par ses ajustemens extraordinaires ,

se trouva dans la deuxième loge , & voyant à son aise la petite Marquise qui estoit dans la troisième , il eut pour elle toute l'attention qu'elle avoit eüe pour luy la première fois , & ne se contraignoit pas tant. Il tourna toujours le dos aux Comédiens , & ne pouvoit détourner ses regards de dessus la petite Marquise ; qui de son costé luy répondoit un peu plus que l'exacte modestie ne l'eust voulu. Elle sentoit dans ce commerce mutuel de regards , ce qu'elle n'avoit jamais senti , une certaine joye délicate & profonde , qui des yeux passe dans le cœur , & qui fait toute la félicité de la vie. Enfin quand la Comédie fut achevée , en attendant la petite Piece , le beau jeune homme sortit de sa loge pour aller de-

mander le nom de la petite Marquise. Les Portiers , qui la voyoient souvent , le luy dirent sans se faire prier & mesme sa demeure. Voyant alors que c'étoit une Personne de qualité, il se resolut de faire connoissance s'il pouvoit , & même sans aller plus loin. Il s'avisa (l'amour est ingénieux) d'entrer tout d'un coup dans la loge de la petite Marquise , en feignant de se tromper. *Ah, Madame, s'écria-t-il, je vous demande pardon, je croiois entrer dans ma loge.* La Marquise de Bannéville aimoit assez les aventures, & ne manqua pas celle cy. *Monsieur* , luy dit elle fort honnestement, *nous sommes fort heureuses que vous vous soyez trompé, & quand on est fait comme vous, on est bien reçu partout.* Elle avoit envie par là de le re-

tenir pour le voir tout à son aise, l'examiner luy & son ajustement, faire plaisir à sa fille, dont elle avoit déjà remarqué l'émotion, en un mot se réjouir innocemment. Il se fit encore un peu presser, & puis demeura dans la loge sans vouloir se mettre au premier rang. On luy fit cent questions auxquelles il répondit avec beaucoup d'esprit & un certain agrément dans le son de sa voix & dans toutes ses manieres, qui le rendoient fort aimable. La petite Marquise luy demanda pourquoy il avoit des pendans d'oreilles. Il répondit que c'estoit habitude, & qu'ayant eu les oreilles percées dès son enfance, il y avoit toujours mis des boucles de diamans & qu'au reste on pardonneroit à son âge ces petits ajustemens ;

qui proprement ne conviennent qu'au beau Sexe. *Tout vous sied bien , Monsieur ,* luy dit la petite Marquise en rougissant, & vous pouvez mettre des mouches & des brasselets , sans que nous nous y opposions. Vous ne serez pas le premier, & les jeunes gens s'ajustent presentement comme les filles. La conversation ne tomba pas. La Piece finie, il reconduisit les Dames à leur carosse, & fit suivre le sien jusqu'à la maison de la Marquise, & là ; sans oser entrer, il envoya un Page faire un compliment, & dire que son escorte leur avoit esté assez inutile.

Les jours suivans on le vit, on le trouva par tout, à l'Eglise, aux promenades, aux spectacles, toujours soumis, toujours respectueux, saluant profondement la petite Marquise sans

ofer l'approcher, ny luy parler. Il ne paroiffoit avoir qu'une affaire & n'y pas perdre un moment. Enfin au bout de trois semaines, un Conseiller au Parlement, Frere de la Marquise de Banneville, luy vint proposer un matin de recevoir la visite, du Marquis de Bercour, son bon Amy & son voisin. Il l'assura que c'estoit un fort honneste homme, & l'amena dès l'apres-dinée. Le Marquis avoit la plus belle teste du monde, des cheveux noirs, frisez naturellement à grosses boucles. Ils estoient coupez vis-à-vis des oreilles, pour laisser voir ses boucles de diamans, où il avoit mis ce jour-là à chacune une petite perle pendante. Deux ou trois mouches seulement faisoient remarquer qu'il avoit le teint beau.

Ah, mon Frere, dit la Marquise, est-ce là le Marquis de Berceau?
Ouy, Madame, reprit le Marquis, qui ne peut vivre plus long-temps sans voir ce qu'il y a de plus beau dans le monde. Il se tourna en disant ces paroles vers la petite Marquise, qui ne se sentoient pas de joye. On s'assit, on parla de nouvelles, de plaisirs, de Livres nouveaux. La petite Marquise pouvoit soutenir toutes fortes de conversations, & bientôt on s'accoutuma les uns aux autres. Le vieux Conseiller s'en alla le premier. Le Marquis demeura le plus long-temps qu'il put, & sortit tout le dernier. Il ne manqua plus à venir faire sa cour à ce qu'il aimoit, toujours prest à tout. Le beau temps estoit venu, & quand on alloit se promener à Vincennes ou au Bois

de Boulogne, on trouvoit à point nommé au frais sous des arbres une colation magnifique, qui paroissoit transportée par enchantement; les Violons aujourd'huy, demain, les Hauts-bois. Le Marquis sembloit n'avoir donné aucuns ordres, & cependant l'on voyoit aisément que tout venoit de luy. On fut pourtant quelques jours sans deviner, qui avoit fait un present magnifique à la petite Marquise. Un Crocheteur apporta le matin chez elle un coffre, de la part, disoit-il, de la Comtesse d'Alettes. On l'ouvrit avec empressement, & la joye fut grande d'y trouver des gans, des eaux, des pommades, des essences, des étuis d'or, de petites caves, plus d'une douzaine de tabatières de toutes façons,

& une infinité d'autres bijoux. La petite Marquise en voulut remercier la Comtesse, qui ne sçavoit ce que cela vouloit dire. Elle devina enfin, mais son cœur luy reprocha plus d'une fois de n'avoir pas deviné d'abord.

Le Marquis par tous ces petits soins avançoit beaucoup ses affaires. La petite Marquise y estoit fort sensible. *Madame*, disoit elle à sa Mere avec une franchise admirable, *je ne sçay plus ou j'en suis. Je voulois autrefois estre belle aux yeux de tout le monde, & je ne veux plus l'estre qu'aux yeux du Marquis. J'aimois les Bals, les Comedies, les Assemblées, les lieux où l'on faisoit bien du bruit je n'aime plus tout cela. Estre seule & penser à ce que j'aime, voilà le plaisir de ma vie. Dire tout bas; il viendra tantost; peut estre*

qu'il me dira qu'il m'aime ; car ,
Madame , il ne me l'a point encore
dit ; sa bouche n'a point encore pro-
noncé ces jolis mots , que je vous
aime ! Il est vray que ses yeux &
ses actions me l'ont dit cens fois.
Mon Enfant , luy répondit la
Marquise , vous me faites grand
pitié. Vous estiez heureuse avant
que d'avoir vu le *Marquis* ; tout
vous faisoit plaisir , tout le monde
vous aimoit , & vous n'aimiez que
vous mesme , vostre personne , vostre
beauté. L'empire de plaire vous possé-
doit toute entiere , & vous plaisiez.
Pourquoy changer une vie si douce ?
Croyez moy , ma chere *Enfant* , ne
songez qu'à profiter des attraits que
la nature vous a donnez. Soyez belle,
vous avez senti cette joye ; en est il
une semblable ? Attirer sur soy tous
les regards , & le penchant de tous
les cœurs , faire le charme de tous

les li ux où l'on va , entendre continuellement les acclamations du Peup'e qui ne flate point ; estre aimée de tout le monde , & n'aimer que soy-même , voilà , ma Fille , le souverain bonheur , & vous en pouvez jouir longtemps. Mais de Reine il ne faut pas vous faire esclave , il faut résister à une première inclination qui vous entraîne malgré vous. Vous commandez , & bien-tôt vous obéirez. Les hommes sont trompeurs. Le Marquis vous aime aujourd'huy , il en aimera demain une autre. Il ne m'aimeroit plus , disoit la Marquise , il en aimeroit une autre : & puis elle pleuroit encore. Sa Mere qui l'aimoit tendrement , tâcha de la consoler , & la consola en effet en luy disant que le Marquis alloit venir. Elle avoit de grandes mesures à garder ; & l'amour

qui se formoit luy faisoit de la peine. *Qu'est-ce que tout cela deviendra*, disoit-elle en elle-même, *et quel étrange dénoûement ? Si le Marquis se declare, s'il prend courage, s'il demande des faveurs, on ne luy refusera rien. Mais, reprenoit elle, la petite Marquise est bien élevée, elle est sage, et n'accordera au plus que des bagatelles qui ne signifient rien, et qui les laisseront toujours dans une ignorance absolument nécessaire à leur bonheur.* Elles s'entretenoient ainsi, lors qu'on leur vint dire que le Marquis leur envoyoit une douzaine de perdrix en plumes, & qu'il estoit à la porte, n'osant entrer à cause qu'il revenoit de la Chasse. *Qu'il entre*, s'écria la petite Marquise, *qu'il entre nous le voulons voir dans son negligé.* Il entra un moment après, &

voulut faire des excuses sur la poudre , sur le Soleil , sur la Perruque mal en ordre. *Non , non* , luy dit la petite Marquise , *ne vous y trompez pas , nous vous aimons mieux avec une sangle , qu'avec des pendans d'oreilles.* Si cela est , Madame , luy repliqua-t'il , *vous m'allez voir fait comme un brûleur de maisons.* Il demeurait debout comme pour s'en aller , on le fit asséoir , & la Mere , la bonne Mere , leur dit de causer ensemble pendant qu'elle iroit écrire dans son Cabinet. Les Femmes de chambre qui sçavoient vivre , passerent dans la Garderobe , & ces Amans demeurèrent seuls. Ils furent quelque temps sans parler. La petite Marquise encore toute émuë de ce qu'elle avoit dit à sa Mere , n'osoit presque lever

les yeux ; & le Marquis plus honteux encore, la regardoit & soupiroit. Ce silence ne laissoit pas d'avoir quelque chose de tendre. Quelques regards, quelques soupirs échapez estoient pour eux une espee de langage, dont les Amans s'accoutument assez, & l'embarras mutuel leur paroissoit une marque d'un amour touché. La petite Marquise se réveilla la premiere. *Vous rêvez, Marquis, luy dit-elle. Est-ce la Chasse qui vous fais rêver ? Ah, belle Marquise, dit le Marquis, que les Chasseurs sont heureux, ils n'aiment point. Comment, Marquis, reprit-elle ? Est-ce donc un si grand mal que d'aimer ? C'est, Madame, le plus grand bien de la vie, repliqua-t'il, mais quand on aime seul, c'est le plus grand de tous les maux. J'aime, & je ne suis*

point aimé, j'aime la plus aimable personne du monde. Venus elle même n'oseroit se présenter devant elle; je l'aime, & n'en suis point aimé. Elle est insensible, elle me voit, elle m'entend, & demeure dans un silence cruel. Ses yeux même se détournent des miens. Quelle rigueur, & puis-je douter de ma destinée? Le Marquis en prononçant ces dernières paroles, se mit à genoux devant la petite Marquise; qui le laissa faire; & il luy baisoit ses belles mains sans qu'elle s'y opposast. Elle avoit les yeux baissés, & il en couloit de grosses larmes. Vous pleurez, belle Marquise, luy dit-il, vous pleurez, & j'en suis la cause. Mon amour vous contraint, & vous pleurez. Ah, Marquis, reprit-elle, avec un grand soupir, on pleure de joye comme de douleur, & je n'ay jamais esté si aise. Elle

n'en dit pas davantage , & tendant les bras à son cher Marquis , elle luy accorda des faveurs qu'elle eust refusées à tous les Rois de la terre. Les caresses leur tinrent lieu de protestations. Le Marquis trouva sur la bouche de la petite Marquise des graces que ses yeux luy avoient cachées , & la conversation eust duré davantage , si la mere n'estoit sortie de son cabinet. Elle les trouva l'un & l'autre pleurans & rians tout ensemble , & se douta que de pareilles larmes n'avoient pas besoin d'estre essuyées.

Aussi tost le Marquis se leva pour s'en aller, mais la Mere luy dit agreablement, *Ne voulez-vous pas , Monsieur , manger de vos perdrix ?* Il ne se fit pas beaucoup prier. La chose du monde qu'il

souhaitoit le plus, estoit de se familiariser dans la maison. Il demeura, tout Chasseur qu'il estoit, & eut la joye sensible de voir manger ce qu'il aimoit. C'est une des grandes joyes de la vie. Voir de près une bouche incarnate, qui en s'ouvrant montre des gencives de corail & des dents d'albâtre, qui s'ouvre, qui se ferme avec la precipitation qui accompagne toutes les actions de la jeunesse, voir un beau visage dans toute la vivacité que luy donne le mouvement d'un plaisir souvent réitéré, & jouir en même temps du même plaisir, c'est ce que l'amour n'accorde qu'à ses Favoris.

Depuis cet heureux jour le Marquis ne manqua pas d'y aller souper tous les soirs. Ce fut

une affaire réglée, & les Amans de la petite Marquise, qui jusqu'alors n'avoient point eu sujet d'estre jaloux l'un de l'autre, se le tiroient pour dit. La preference estoit donnée, & chacun avoüoit que la beauté & l'amour propre, quelque puissans qu'ils soient, n'ont pas encore assez de force pour deffendre un cœur contre l'amour. Le Comte D.... qui estoit des plus empressez, sentit vivement le mépris qu'on faisoit de sa passion. Il est beau, bienfait, brave, homme de guerre, & ne put souffrir que la petite Marquise se donnât au Marquis de Ber-cour, qu'il regardoit comme lui estant fort inferieur en toutes choses. Il resolut de luy faire une querelle, & par là le deshoner, le croyant trop beau & trop

effeminé pour oser mesurer son épée contre la sienne ; mais il fut bien surpris, quand au premier mot qu'il luy dit à la porte des Tuilleries, il vit le Marquis l'épée à la main qu'il pouſſoit avec vigueur. Ils se battirent fort bien, & furent ſeparez par leurs amis communs.

Cette aventure fit plaisir à la petite Marquiſe. Elle donnoit un air de guerre à ſon amant, Pour qui cependant elle crut devoir trembler. Elle vit bien que ſa beauté & ſes faveurs feroient tous les jours des affaires au Marquis, & luy dit un ſoir, *Il faut, Marquis, finir toute jaloſie, & faire taire le public raiſonneur. Nous nous aimons, & nous nous aimerons toujours. Il faut nous lier par des nœuds, qui ne ſe rompent qu'avec la vie. Ah ! belle Marquiſe,*

luy dit-il , à quoy pensez-vous ?
 Estes-vous lasse de nostre bonheur ?
 Le mariage est d'ordinaire la fin du
 plaisir. Demeurons-en où nous en
 sommes. Pour moy, je suis content de
 vos faveurs, & ne vous en deman-
 deray jamais davantage. Et moy,
 reprit la petite Marquise, je ne
 suis pas contente, je sens bien qu'il
 manque quelque chose à nostre bon-
 heur, & peut-être que nous le trou-
 verons, quand vous serez tout à moy,
 & que je seray toute à vous. Il n'est
 pas juste, luy repliqua le Mar-
 quis, que vous épousiez la fortune
 d'un Cadet, qui a mangé la meillen-
 re partie de ce qu'il avoit, & que
 vous ne connoissiez encore que par un
 extérieur souvent trompeur. Et c'est
 ce que j'en aime, interrompit-elle,
 je suis ravie d'avoir assez de bien
 pour nous deux, trop heureuse de vous
 montrer que je ne suis attachée, qu'à

vostre seule personne.

Ils en estoient là , lorsque la Marquise de Banneville les interrompit. Elle venoit de renvoyer ses gens d'affaires & croyoit venir se délasser l'esprit avec la gayeté des jeunes gens , mais elle les trouva dans un sérieux profond. Le Marquis avoit esté fort fâché de la proposition que lui avoit faite la petite Marquise. Elle lui estoit fort avantageuse selon les apparences , mais il avoit des raisons secretes qui s'y opposoient , & qu'il croyoit insurmontables. La petite Marquise de son costé estoit un peu piquée d'avoir fait un si grand pas inutilement , mais elle se remit bien-tost , & crut que le Marquis n'acceptoit pas par respect pour elle , ce qu'elle lui avoit propose , ou qu'il vou-
loit

loit éprouver sa constance. Cette pensée lui fit prendre la résolution d'en parler à sa Mere , ce qu'elle fit dès le lendemain.

Jamais personne ne fut plus étonnée que la Marquise de Banneville , quand sa Fille luy parla de se marier. Elle avoit seize ans & n'estoit plus enfant. Ses yeux ne s'étoient point encore ouverts sur son estat , & sa Mere fouhaitoit qu'ils ne s'ouvrirent jamais. Elle n'avoit garde de consentir à la marier ; aussi de lui découvrir la verité , c'estoit un remede bien dur pour l'une & pour l'autre. Elle resolut de ne le faire qu'à la dernière extrémité ; & cependant de rompre ou d'éloigner le mariage du Marquis. Il estoit d'accord avec elle sur ce point , mais la petite Marquise qui estoit vive dans

Feu. 1695.

C

ses envies , prioit , pressoit , pleuroit , & se servoit de toutes sortes de moyens pour fléchir sa Mere , ne doutant point de son Amant , parce qu'il n'osoit se deffendre contre elle avec la même fermeté. Enfin elle pressa tant sa Mere , qu'elle lui dit ces paroles. *Vous m'y forcez , ma chere Enfant , & c'est malgré moy que je m'en vais vous découvrir ce que je voudrois vous cacher au prix de ma vie. J'aimois vostre pauvre Pere , & lorsque je le perdis si malheureusement , la peur d'un pareil malheur pour vous , me fit souhaiter avec passion d'avoir une Fille. Je ne fus pas assez heureuse , j'accouchay d'un Garçon , & je l'ay fait élever comme une Fille. Sa douceur , ses inclinations , sa beauté , tout a contribué à mon dessein. J'ay un Fils , & tout le monde croit que j'ay une Fille.*

Ha ! Madame , s'écria la petite Marquise , seroit il bien possible que je fusse ... Ouy , mon Enfant , lui dit sa mere en l'embrassant , vous estes un Garçon , je vois combien cette nouvelle vous afflige. L'habitude a fait en vous une autre nature. Vous estes accoustumée à une vie bien différente de celle que vous eussiez menée. Je songeois à vous rendre heureuse , & jamais je ne vous eusse découvert une si triste vérité , si vostre entestement pour le Marquis ne m'y avoit obligée Voyez donc , sans moy ce que vous alliez faire , à quoy vous alliez vous exposer , & quelle Scene alliez vous donner au public. La petite Marquise au lieu de répondre ne faisoit que pleurer , & sa mere avoit beau lui dire , Mais , mon Enfant vivez à l'ordinaire. Soyez toujours la belle petite Marquise , aimée ,

adorée de tous ceux qui la voyent. Aimez, si vous voulez, votre beau Marquis, mais ne songez point à l'épouser. Hélas ! s'écria-t-elle en pleurant, il ne demande pas mieux, il est au désespoir, quand je lui parle de nous marier. Ah ! ne sauroit-il point mon secret ? Si je le croyois, ma chère mère, je m'irois cacher au bout du monde, ne le sauroit-il point ? Et là dessus un torrent de larmes. Hélas ! pauvre petite Marquise, ajouta-t-elle, que vas-tu faire ? Oseras-tu bien encore te montrer & faire la belle ? mais que distu, qu'as-tu fait, comment nommer ces faveurs, que tu as accordées au Marquis ? Rougis, malheureuse, rougis. Ah ! nature aveugle, qui ne m'as pas avertie de mon devoir ? hélas ! j'étois, dans la bonne foy, mais puisque je vois clair, il faut avoir à l'avenir une

conduite toute différente, & malgré ce que j'aime, il faut faire ce que je dois.

Elle prononçoit ces paroles avec fermeté, lors qu'on la vint avertir que le Marquis estoit à la porte de l'antichambre. Il entra avec un air content, & fut bien étonné de voir la Mere & la Fille les yeux baïssés & dans les larmes. La Mere sans attendre qu'il parlât, se leva, entra dans son cabinet, & le laissa seul. Alors prenant courage, *qu'y a-t'il donc belle Marquise*, lui dit il en se mettant à ses genoux ? *Si vous avez quelque affliction, que ne la partagez vous avec vos amis ? Quoy, vous ne me regardez pas seulement ! Est ce donc moy, qui vous fait verser des pleurs, & serois je coupable sans le sçavoir ?* La petite Marquise le regarda, & se fon-

dit en larmes. *Non non ; s'écria-t-elle, non , cela n'est pas possible, & si cela estoit vray , je ne sentirois pas ce que je sens. La nature est sage & ses mouvemens sont raisonnables.* Le marquis ne scavoit ce que tout cela vouloit dire. Il en demandoit l'explication ; lors que la Mere après s'estre un peu remise , sortit du cabinet & vint au secours de sa Fille. *Vous la voyez , dit elle , au Marquis, vous la voyez toute hors d'elle mesme. C'est ma faute , elle a voulu malgré moy se faire dire sa bonne aventure , & on lui a dit qu'elle n'épouserait jamais celui qu'elle aime , cela la fâche , Monsieur le Marquis , & vous en savez la raison. Et moy , Madame , reprit il , cela ne me fâche point du tout. Qu'elle demeure toujours comme elle est, pour moy je ne demande qu'à la voir.*

je seray trop heureux, si elle me donne le rang du premier de ses amis.

La conversation ne dura pas davantage. Les esprits estoient trop en mouvement, & il falut quelque temps pour les remettre dans leur assiette ordinaire; mais ils s'y remirent si parfaitement, qu'au bout de huit jours il n'y parut pas. La presence, les agrémens, les caresses du Marquis effacèrent dans l'esprit de la petite Marquise tout ce que sa Mere lui avoit dit sur son estat. Elle n'en crut plus rien ou n'en voulut plus rien croire, le plaisir l'emporta sur la reflexion, elle vécut à l'ordinaire avec son Amant. & sentit redoubler sa passion avec tant de violence, que les pensées d'un engagement éternel revinrent la tourmenter. *Oüy*, disoit-elle en elle-

même, *il ne s'en pourra plus dire, & ne m'abandonnera jamais.* Elle estoit resoluë d'en reparler, lors que sa Mere tomba malade d'une maladie si violente, qu'après trois jours on desespera de sa guerison. Elle fit son testament, & envoya quérir son Frere le Conseiller, qu'elle declara Tuteur de la petite Marquise. C'estoit son Oncle & son heritier, parce que tout le bien venoit de la Mere. Elle lui dit en particulier la verité de la naissance de sa Fille, le priant de n'en pas faire semblant & de la laisser vivre dans ce plaisir innocent, qui ne faisoit mal à personne, & qui la mettant hors d'estat de se marier, assuroit à ses Enfans une grande succession.

Le bon homme de Conseiller

apprit cette nouvelle avec grande joye , & vit mourir sa Sœur sans jeter une larme. Trenté mille livres de rente qu'elle laissoit à la petite Marquise lui paroissoient comme assurées à ses Enfans , & il n'y avoit qu'à flatter sa pretenduë Nièce dans son entestement. Il le fit à merveilles , lui disant qu'il lui seviroit de Mere , & qu'il ne vouloit estre son Tuteur que pour la forme.

Ces manieres honnestes consolèrent un peu la petite Marquise , qui estoit veritablement affligée , mais la vûë de son Marquis la consola encore davantage. Elle se voyoit absolument maistresse de sa destinée , & ne songeoit qu'à la partager avec ce qu'elle aimoit. Six mois se passerent dans les apparences

du détail, & puis tous les plaisirs en foule revinrent chez la petite Marquise. Elle alloit souvent au Bal, à la Comedie, à l'Opera, & toujours avec la même compagnie. Le Marquis ne la quittoit pas, & tous ses autres Amans, voyant assez que c'estoit une affaire reglée, s'estoient retirez. Ils vivoient heureux, & n'eussent peut-estre pas songé à autre chose, si la médifance avoit pû les laisser en paix. On disoit par tout que la petite Marquise estoit belle, mais que depuis la mort de sa Mere elle ne gardoit plus de mesures, qu'on la voyoit par tout avec le Marquis; qu'il n'avoit presque pas d'autre maison que la sienne; qu'il y soupoit tous les jours, & n'en sortoit qu'à minuit. Ses meilleures Amies y trouvoient

à redire ; on luy écrivoit des billets sans les signer ; on en avertit son Oncle , qui luy en parla. Enfin , les choses allerent si loin , que la petite Marquise reprit ses premieres idées , & pour faire taire tout le monde , elle se résolut à épouser le Marquis. Elle luy en parla fortement ; il résista de même , & ne consentit qu'à condition que le mariage ne seroit que pour le public, & qu'ils vivroient ensemble comme le Frere & la Sœur , n'y ayant point , disoit il, d'autre moyen de s'aimer toujours. Il convint aisément de la condition. Ce que sa Mere luy avoit dit , luy revenoit quelquefois à l'esprit. Elle en parla à son Oncle , qui d'abord luy representa toutes les épines du mariage , & qui finit par y consentir. Il en

estoit ravi dans le fond de son cœur. Il voyoit par là trente mille livres de rente assurées à sa Famille , & ne craignoit pas que sa Niece eust des Enfans avec le Marquis de Bercour , au lieu que ne se mariant pas, sa fantaisie d'estre Fille pouvoit changer avec l'âge , & avec sa beauté , qui passeroit indubitablement. Ainsi le mariage fut arrêté. On leva les étoffes , & la ceremonie se fit chez le bon Oncle , qui comme Tuteur voulut donner le festin des Noces.

Jamais la petite Marquise ne parut si belle que ce jour là. Elle avoit une robe de velours noir toute couverte de Pierrieres, des rubans incarnats sur la teste , des pendans d'oreilles de Diamans. La Comtesse d'Alitref, qui l'aimoit toujours , la voulut ac-

compagner à l'Eglise, où le Marquis se trouva en manteau de velours noir, chamarré de passemens d'or, frisé, poudré, des pendans d'oreilles, des mouches enfin sajusté, que ses meilleurs Amis ne pouvoient l'excuser de tant aimer sa personne. On les unit pour jamais, & chacun leur donnoit mille benedictions. Le soir le festin fut magnifique; la Musique & les Violons n'y manquerent pas. Enfin, l'heure fatale estant arrivée, les parens & les amis les mirent ensemble dans un lit de parade, & les embrasserent, les hommes en riant, & quelques bonnes vieilles Tantes en pleurant.

Ce fut alors que la petite Marquise fut bien étonnée de voir le froid & l'insensibilité de son Amant. Elle s'approcha à moitié,

sans qu'il fît semblant de s'en appercevoir. Enfin , ne pouvant plus soutenir un estat si douloureux ; *Que vous ay je fait , Marquis* luy dit-elle , *Et ne m'aimez vous plus ? Répondez, ou vous m'allez voir mourir.* Hélas , *Madame* , luy dit le Marquis , *je vous l'avois bien dit , nous visions heureux, vous m'aimiez, Et vous m'allez haïr ; je vous ay trompée, approchez Et voyez.* Il luy prit la main en même temps , & la mit sur la plus belle gorge du monde. *Vous voyez ,* ajoûta t il en fondant en larmes , *vous voyez que je ne puis rien pour vous , puis que je suis Femme aussi bien que vous.*

Qui pourroit exprimer icy la surprise & la joye de la petite Marquise ? Elle ne douta plus dans ce moment qu'elle ne fust un Garçon , & se jettant entre

les bras de son cher Marquis, elle luy causa la même surprise & la même joye. La paix fut bien-tost faite. Ils'admirèrent leur destin, qui les avoit conduits si heureusement, & se firent mille protestations d'une éternelle fidélité. *Pour moy, luy dit la petite Marquise, je suis trop accoutumée à estre Fille, je veux estre Femme toute ma vie Comment m'y prendrois-je à porter un chapeau ? Et moy, dit le Marquis, j'ay mis l'épée à la main plus d'une fois sans estre embarassé, & je vous conteray quelque jour mes aventures. Tenons nous en donc où nous en sommes joüissez, belle Marquise, de tous les agrémens de vostre Sexe, & je joüiray de toute la liberté du mien.*

Le lendemain des Noces ils reçurent les complimens ordinaires, & huit jours après ils

partirent pour la Province où ils sont encore dans un de leurs Chasteaux. L'Oncle doit les y aller voir, & sera bien surpris en voyant naistre d'un pareil mariage quelque bel Enfant, qui luy ôtera toute l'esperance d'une grande succession.

Voicy des Vers qui ont esté faits sur la liberté que prend certain Amant douxereux, d'appeller trois belles Dames, l'une *son Cœur*, l'autre *son Esprit*, & la troisiéme, *son Ame*.

*VOUS estes curieux de sçavoir
des nouvelles*

*De Philémon & de ces Belles
Qu'il honore de noms glorieux &
charmans.*

*Vos volontez pour moy sont des com-
mandemens.*

*Voicy, cher Dorilas, ce que l'on en
doit croire,*

*Et ce qu'encore hier Orante m'en
apprit*

*Par l'envoi d'un petit Memoire
Qui se rapporte assez à tout ce qu'on
en dit.*

*Ce douxereux Amant ne manque pas
d'affaires.*

*Son Cœur, son Ame, & son Es-
prit*

En repos ne le laissent gueres.



*Par Politique, il s'intrigue par
tout,*

*Passe les jours de visite en visite
Flatte les gens, leur forge du merite
Et cours la Ville ainsi souvent de
bout en bout.*

*Il semble qu'il voudroit par la ca-
cher la flame*

*Dont son estat luy fait craindre du
blâme.*

*Ce manège est un vain détour.
 Son Esprit , son Cœur , & son
 Ame
 Ne tâchent qu'à la mettre au
 jour.*



*On le cherche, on le suit, on le man-
 de , on l'attire.*

*Qui ne croiroit qu'on le desire ?
 Ce n'est pas tout, est on à son côté
 On n'en sort qu'à l'extrémité.
 Tout conspire à luy faire rendre
 L'Ame par sa bonté,
 L'Esprit par sa vivacité,
 Et le Cœur en montrant ce qu'il sent
 de plus tendre.*



*Qui pourroit résister à de si forts
 appas ?
 Vn rocher s'en fendrait , & feroit
 du fracas.
 Mais quoy ? le nombre en amour
 importune ;*

Le pauvre Philemon est dans cet
embarras ,

Et telle sera sa fortune
Qu'à force d'être heureux , il ne le
sera pas.



Si pourtant l'une de ces Belles
Qui le poursuivent à l'envy,
Jalouse enfin qu'il se partage entre-
elles,

Comme il est tout aux trois se don-
noit toute à luy,

Ce seroit un moyen des plus sûrs , ce
me semble,

De rendre parfait son bonheur.
Car une seule alors , deviendrait tout
ensemble.

Son Esprit , son Ame , & son
Cœur.



Mais il peut souhaiter cette heureuse
aventure

Sans en être plus avancé.

L'Esprit est trop bien fait , le Cœur
 trop bien placé ,
 L'Âme trop fidelle & trop pure ,
 Pour luy faire une telle injure.

En vain donc près du Cœur il pousse
 des soupirs ,
 Il donne de l'encens à l'Âme qui
 l'enchanté ,
 Il s'épuise en billets pour l'Esprit
 qui le tente ,
 Tout cela marque ses desirs ,
 Mais par malheur pour ses plai-
 sirs ,
 Rien ne répond à son attente.

Quoique l'une des trois ait une qua-
 lité
 D'un grand secours contre les con-
 sequences ,
 Son devoir bravera toujours les es-
 perances
 Qui se pourroient fonder sur trop de
 liberté.

D'aucune l'humeur n'est tigresse,

Mais elle est douce avec délicatesse

Toutes demandent du respect.

Un mot trop familier les blesse,

Et leur devient suspect,

Et dans l'estat que Philemon professe,

S'il vouloit se mesler parmy leurs petits jeux,

Il verroit aussitost leurs regards dedaigneux

Condamner son peu de sagesse,

Et l'en punir par un refus honteux.



Cet Amant donc est un Visionnaire,

S'il s' imagine dans le fonds,

Malgré tous leurs discours & toutes leurs façons,

Qu'aucune ait un dessein sincere

De le gagner, & de luy plaire.



*Dorilas, en un mot , le cœur a trop
de cœur,*

*L'Esprit a trop d'esprit , l'Ame
trop de lumière ,*

*Pour rien penser contre l'hon-
neur,*

*Bien loin d'en franchir la bar-
rière.*



*Aussi leur but n'est dans la vérité,
Que de se divertir , de railler , &
de rire*

*De ce plaisant Amant , de sa cre-
dulité ,*

*De ses douceurs , de sa témérité ,
De ses contes de Cour , de ses fleurs
de bien dire,*

Et sur tout , de sa vanité.

Je vous envoie une Medaille
dont la face droite represente le
Portrait de la Princesse d'Oran-





ge. Cette Princesse paroît debout, tenant d'une main un Trident, pour montrer la puissance qu'elle avoit sur la Flote d'Angleterre, qui paroît d'un costé dans l'éloignement. Elle tient de l'autre main une corne d'abondance. On voit dans le lointain des gens qu'on met dans la Tour, pour faire entendre que cette Princesse avoit le pouvoir de donner des récompenses à ceux qui faisoient leur devoir dans le combat, & de faire punir ceux qui s'en étoient mal acquittez. On peut connoître par cette Medaille que cette même Princesse étoit d'un grand secours au Prince d'Orange pendant qu'il estoit en Hollande & en Flandre. Je vous en diray davantage à la fin de ma Lettre, lors que je vous parleray des affaires d'Angleterre.

Il n'y a rien de plus surprenant que ce qui arriva il y a quelques mois , à Castelnau en Guienne, près de Marmande. La Femme d'un des Bourgeois de la Ville, appelé Peyneau , accoucha de trois Enfans , dont le premier qui parut , vint heureusement. Son corps & son visage étoient également bien formez , mais les deux autres qui s'étoient unis , firent peur à tout le monde. On remarquoit deux testes, dont chacune avoit les traits fort réguliers , deux cols , quatre épaules , des poitrines , qui finissoient néanmoins par une petite ligne qui en faisoit la différence. Il y avoit deux estomacs , & un seul ventre avec un seul nombril , deux cuisses , deux jambes & deux pieds, cinq doigts à chacun , le tout attaché

à

à ce ventre. Il n'y avoit que deux bras & deux mains, chaque bras tenoit aux épaules de chaque corps. Il y a grande apparence que les deux autres s'estoient confondus & meslez dans la masse de la chair. Ce qui achevoit de faire le Monstre, c'est qu'au dos de ces deux corps meslez ensemble, il y avoit une crisse & une jambe faite des deux, à l'extrémité de laquelle estoit une masse de chair qui monroit dix doigts, dont les deux gros estoient unis. Quant aux huit autres, ils estoient très-bien distinguez & separez. Le seul de ces trois Enfans qui estoit bien formé, avoit des ongles & des cheveux. Les deux qui estoient unis n'en avoient point, & il y en avoit un qui avoit la teste plus grosse que l'autre. En-

Fev. 1695.

D

fin tous les trois estoient presque d'une coudée, quoy que la Mere ne fust que dans son sixième mois. Elle mourut, & M. Maisson, Curé de la Paroisse, baptisa les trois Enfans. C'est luy qui en a donné la description. On doit d'autant plus ajouter de foy à ce qu'il en a écrit, que sa pieté, son zele, & son sçavoir, le distinguent fort dans la Province.

La Lettre qui suit propose un doute sur la Philosophie de M. Descartes, dont l'Auteur souhaiteroit que quelqu'un de ses Disciples voulust donner l'éclaircissement.

L E T T R E

D'UN PERIPATETICIEN
à Messieurs les Cartesiens.

M E S S I E U R S ,

M'ayant appliqué depuis quelque temps à l'estude de vostre Philosophie, il m'est souvent venu dans l'esprit des doutes que j'ay tâché de résoudre par vos principes, lors que je n'en ay pas trouvé la réponse dans quelqu'un de vos Auteurs. Celuy que j'ose vous proposer dans l'esperance d'en voir bientôt l'éclaircissement à vostre maniere ordinaire, je veux dire à satisfaire pleinement l'esprit le plus difficile & le moins raisonnable, m'a paru de telle consequence que je n'ay pas crû devoir m'en rapporter à mes foibles lumieres, ny

D 2

pouvoir réussir sans le secours des vôtres , à trouver le dénoüement. Le voicy donc en peu de mots , tel que je l'ay conçu.

Vous tenez , Messieurs , pour constant , que l'ame est en chacun de nous le seul & unique sujet du sentiment de ioye & de tristesse , de plaisir & de douleur qu'elle ressent ; que la matiere est incapable d'aucune de ces modifications , & que les divers changemens qui arrivent à nostre corps , sont tout au plus les causes occasionnelles qui obligent Dieu à modifier nostre ame différemment en conséquence des loix efficaces de son union avec le corps par rapport à ce qui convient à celui cy , ou qui est contraire à sa conservation.

Cela supposé & reçu , je ne vois pas comment JESUS-CHRIST nostre Redempteur , a pu rien souffrir pour nous. Il n'y avoit en luy selon ce prin-

cipe , que l'ame qui fût capable de tristesse & de douleur. Les coups & les playes qu'il a receüe en son sacré corps n'en pouvoient estre que l'occasion naturelle. Il estoit pour ainsi dire impassible en cette partie de son estre , & on ne peut l'appeller avec l'Ecriture l'homme de douleurs que selon l'esprit , non pas selon la matiere dont il estoit composé comme le reste des hommes. Cependant tous les Peres generalement & les Theologiens sont de sentiment qu'il n'a esté possible qu'en sa partie inferieure que son ame sainte joüit de la vision Beatifique dès sa creation & son union hypostatique avec le Verbe Divin, & que son bonheur ne fut jamais troublé ni corrompu par les plus rudes tourmens de sa mort & passion. Vous sçavez mieux que moy les raisons que les uns & les autres en donnent. Je ne les rapporteray pas icy,

cela seroit inutile ? mais je ne crois pas qu'il en soit de mesme d'ajouter, que suivant ce que je viens d'alléguer, on pourroit avancer que JESUS CHRIST dans le cours de sa vie mortelle a esté heureux, & qu'il ne l'a pas esté ; ce qui renferme, comme vous voyez, une contradiction manifeste ; qu'il a esté heureux, puisque sa sainte ame jouïssoit des doux plaisirs de la gloire, & qu'il ne l'a pas esté, puisqu'elle a souffert les rudes tourmens de la croix. Il ne paroist pas que les douleurs de la mort soient compatibles avec les douceurs de la felicité des Saints, ni qu'on puisse concevoir de beatitude parfaite que par l'exclusion de toute sorte de peine. Il faut donc reconnoître, ou que l'ame de JESUS-CHRIST n'a pas esté heureuse contre le sentiment universel des Peres

des Docteurs de l'Eglise, ou bien que la matiere est aussi capable de douleur, du moins tandis qu'elle est unie avec l'esprit, que ce qui est directement opposé à vostre principe, & qui autrement ne me paroist pas pouoir s'allier avec cette verité de religion, que l'ame de J E S U S-CHRIST a toujours esté beureuse, dans le temps mesme de ses plus rudes tourmens. J'appelle celle cy de ce nom de verité de religion, quoy que je sçache que le Pere Amelot soutient dans l'Abregé de sa Theologie après isembert, qu'elle n'est pas de foy, & qu'il n'y a pas de decision de Concile qui engage à l'en croire. Mais je veux que cela soit; il est vray que tout ce qui est de foy dans l'Eglise ne se trouve pas décidé dans les actes des Conciles; qu'on n'assemble d'ordinaire les Conci'es que pour prononcer definitivement sur les veritez contestées

& qu'il ne paroist pas dans aucun
 Auteur que personne se soit jamais
 élevé directement contre celle-cy.
 D'ailleurs on ne peut disconvenir
 qu'elle n'ait esté en tout temps gene-
 ralement receüe des Fidelles, & que
 les Saints Peres ne l'aient unanime-
 ment enseignée dans le cours des
 Siecles passez, ce qui me paroist suf-
 fire pour la devoir regarder comme un
 dogme de foy que la tradition & le
 consentement des Docteurs anciens
 & modernes autorise. Peut-estre
 m'égaray-je en cecy du droit chemin.
 Si vous le jugez de la sorte, Mes-
 sieurs, & vous m'obligerez res-
 sensiblement.

Les Soldats de la Marine, qui
 avoient signalé leur valeur à la
 descente que les Ennemis ten-
 terent de faire à Camaret, ont
 depuis peu signalé leur pieté
 dans la Ville de Quimper. Com-

me ils sçavoient que M. l'Evesque avoit fait faire des Missions les années précédentes à leurs Camarades , ils l'ont prévenu cette année , & ils luy en ont fait demander une avec instance par Mrs du Coudray , du Fretoy , du Four , de Fercour , & Marin , leurs Capitaines , qui avoient esté les premiers à la desirer. Chacun à l'envi a assisté avec une assiduité & une ferveur extraordinaire à tous les exercices que l'on y a pratiquéz. La pluspart y ont fait des Confessions generales, & y ont communiqué avec beaucoup d'édification. L'ouverture s'en estoit faite par M. l'Evesque de Quimper en personne, qui voulut aussi en faire la closture, accompagné de son Chapitre, & pour la rendre plus solennelle , & y

82 MERCURE

attirer plus de benediction , il ordonna une Proceſſion par toute la Ville , où l'on porta le S. Sacrement , les Soldats eſtant ſous les armes , la pluſpart ornez des bonnets à la dragonne qu'ils avoient gagnez ſur les Ennemis à Camaret. Le fruit de cette Miſſion a eſté ſi ſenſible , qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on ſui- viſt par tout cet exemple , eſtant certain que les Soldats n'en ſont que plus propres à ſervir leur Prince avec ſuccès , quand ils ſont ainſi plus fidelles à ſervir Dieu avec religion.

L'eſtime generale que j'ay entendu faire par pluſieurs perſonnes de merite , d'une harangue prononcée par le Pere de Longuemare , Regent de Rhetorique au College des Jeſuites à Rennes , m'oblige à vous en par-

ier. Ce Pere fit son Discours la veille de Saint Thomas , en présence de M. le Duc de Chaunes, Gouverneur de la Province ; du premier President , & de quantité d'autres personnes des plus considerables ; qui entendirent avec plaisir l'éloge qu'il fit de la Nation Bretonne , ayant pris pour sujet. *Que jamais la Bretagne n'a esté dans un estat plus florissant que dans la guerre presente , où cette Nation a donné tant de marques de sa bravoure ; soit à attaquer les Ennemis de l'Etat , soit à les repousser ;* Il rapporta toutes choses à la gloire du Roy d'une maniere si delicate , que toute l'Assemblée demeura d'accord qu'il seroit difficile de faire un Discours plus éloquent.

La Lettre qui suit est d'une personne , qui ayant toujours

eu assez de santé pour n'avoir pas besoin de remèdes , ne les croit pas nécessaires , si bien qu'à l'imitation de Montagne , il tient en Philosophe , que lors que l'on est malade , il faut laisser agir la nature.

A MONSIEUR ***.

ON a grande raison de dire, que la santé est un bien précieux, & qu'il la faut conserver avec beaucoup de soin; car enfin, Monsieur; lors qu'on l'a perdue, & qu'il y a assez de desordre dans le sang, & dans les humeurs pour corrompre le temperament, & pour former une maladie considerable, on ne sçait comment se restablir, & recouvrer sa santé. La vieille Medecine veut guerir par les contraires. La nouvelle Medecine prend une autre route, &

*travaille à guerir par les sembla-
bles, le chaud par le chaud; au lieu
que l'autre oppose le froid au chaud,
disant, selon son principe, qu'il faut
estre l'ennemy de nostre ennemy. On
dit contre l'une qu'à faire la guerre
à la maladie, on l'irrite, & on de-
meure exposé à ses orgasmes, si elle
se trouve plus forte que le remede.
On dit contre l'autre, qu'à ménager
la maladie, on ne désarme pas l'en-
nemy, qu'on ne fait tout au plus
qu'une trêve, laquelle estant expi-
rée, on recommence les actes d'hosti-
lité avec autant de fureur qu'au-
paravant.*

*Ceux qui ne sont point Partisans
jurez, ni d'Hippocrate & de Galien,
ni de Paracelse & de Vanhelmont, se
donnent d'autres mouvemens pour
trouver des remedes. Ils ont fait des
essais de la Transpiration, de la
Transfusion, & de la Transplanta-*

tion. Ce sont là les trois TTT de leurs chiffres. La Transpiration est pour faire sortir par les pores les humeurs malignes ; mais les humeurs malignes sont quelquefois si crasses & si visqueuses , qu'il n'y a pas moyen de les tirer du fonds où elles se sont engagées , outre que cette Transpiration forcée ne se gouverne pas comme on veut. Si elle est legere , c'est une petite sueur inutile ; & si elle est forte , elle est capable de causer des foiblesses & des syncopes dont on n'est pas assuré de revenir. La Transfusion est pour mettre dans le corps un autre sang que celui que l'on en a tiré , ou pour remplacer celui qui manque : mais ce sang introduit est un sang estrange , il n'est pas amy du corps , c'est un faux sang , dont tout est à craindre , comme l'experience l'a fait voir. Il faut pour le corps un sang naturel , que

Le corps luy même ait fait avec ses coctions douces & naturelles , autrement c'est comme celui qui auroit obligé les Grecs à sortir d'Athenes pour y faire entrer des Barbares. La Transplantation tend à se defaire du mal , & à le faire passer à un Pigeon , ou à un petit Chien. On a remarqué qu'il en arrive , que vous donnez vostre mal sans qu'il vous quitte , comme une lampe esteinte , qui répand dans l'air sa mauvaise odeur , sans la perdre.

La Chimie cherche des remedes à la Santé dans la preparation des métaux , des mineraux & des vegetaux ; mais si les compositions sont foibles , elles ne font rien ; & si elles sont fortes , elles peuvent estre arsenicales , & tuer. Les eaux minerales sont une Chymie naturelle qu'une main invisible a preparez , & qui en a meslé les sels , mais a fra

qu'elles profitent , il en faut prendre beaucoup , & plusieurs jours ; à quoy tous les âges & tous les tempéramens ne sont pas propres. Alors cette quantité d'eaux inonde l'estomach , le refroidit & relâche ses fibres. Asclepiade , qui selon Pline faisoit de l'eau un remede universel , en fut nommé un Medecin d'eau douce.

Si on avoit la connoissance des Plantes dans la perfection que l'avoit Salomon , on discerneroit les bonnes d'avec les mauvaises ; on feroit un usage de leurs propriétés , & on en tireroit des secrets pour la santé ; mais tout ce qu'on sçait de leurs vertus , c'est que les unes sont purgatives ; & les autres astringentes ; ce qui ne suffit pas pour avoir l'idée des spécifiques.

Les Elements seroient-ils la ressource des Malades ? Il y a des Peuples dans les Indes qui appliquent le sem

& le charbon aux parties affligées.
 Le remède est plus cruel que le mal.
 Quelle bizarrerie des Payens ? Au-
 trefois parmi eux le Feu estoit l'éle-
 ment des morts ; on les mettoit sur
 les buchers. Aujourd'huy ils ven-
 lent en faire un remède pour les vi-
 vants. Le feu est trop destructif pour
 faire des cures sur une chair aussi
 delicate qu'est celle de l'homme. Il
 y en a d'autres qui se plongent dans
 l'eau, pour y noyer, disent-ils, la
 maladie. C'est une extravagance ;
 il y a plus à craindre que le Mala-
 de luy mesme ne s'y noye. Au moins
 le sang se peut glacer, & n'y ayant
 plus de circulation, il faut périr.
 Pour ce qui est de l'air qu'ils enten-
 doient par Esculape, il a quelques
 usages estant temperé. Quand c'est
 l'air nasal, le climat de la Patrie,
 il peut contribuer à remettre une
 personne à qui il ne reste que de la

languueur ; mais on ne conçoit pas qu'il puisse estre un principe à guerir une maladie formée. Il faut changer l'air de la chambre d'un Malade, en y en faisant entrer d'autre au lieu de celuy qui est infecté de l'haleine & de tout ce qui émane de la personne du Malade ; comme l'on change d'eau à un bain, au lieu de celle qui s'est salie des impuretez de la chair de celuy qui s'y baigne ; mais cet air survenu, est plus pour empescher que le mal n'augmente par la contagion, que non pas pour l'emporter par sa vertu.

Le Soleil est le dernier secours des Caraïbes. Ils ont remarqué que le Soleil au Printemps guerit la terre des maux que luy a fait l'hiver par ses gelées & par ses pluyes, qu'il luy rend la force & la vigueur, & luy donne un teint gay & fleury : mais il faut estre sauvage pour esperer, sur

L'exemple de la terre , la guerison d'une fièvre maligne, d'une maladie aiguë & d'une extrémité qui tend à des coups de Soleil qui sont mortels à ceux qui se portent bien, comment est-ce que les Malades qui se trouvent exposez à un midy brûlant, pourroient soutenir l'ardeur de ses rayons, ces dards de feu qui ne percent pas le cœur, mais qui frappent dangereusement la teste ?

Un homme habile a crû sur une parole de l'Evangile, si dormit salvabitur, s'il dort il sera guerri, que le sommeil pourroit bien estre le grand remede de Panacée & ce qui faisoit qu'il donnoit de l'Opium à tous ses Malades. Le remede seroit doux & charmant de pouvoir estre guerri en dormant. Il entendoit mal cette petite sentence, qui ne fait pas du sommeil une cause, mais un signe de la guerison. L'Opium

peut-estre utile dans les insomnies
mais la dose en est dangereuse. Bal-
sac qui se plaignoit de ne pas dormir
& qui, dit il, appelloit inutilement
Morphée dans toutes les Langues,
n'en prit jamais ; & la feuë Reine
d'Angleterre qui avoit une cruelle
insomnie, l'ayant hasardé, elle dor-
mit, mais elle ne se réveill'a plus.

Plusieurs à present se servent de
l'Emetique, condamné autrefois par
le Parlement & par la Faculté de
Paris. Il a obtenu des Lettres de gra-
ce, mais il ressemble à ces Criminels
à qui on a donné la vie, & qui ne
perdent pas l'habitude de leurs cri-
mes. On l'employe pour précipiter le
mal, de haut en bas & de bas en
haut. Le remede est hardy & furieux
C'est une Mine dans le corps qui ex-
cite des convulsions d'estomach, qui
en force le ressort, & qui met les
entrailles tout en feu. On croit y avoir

une fournaise , qui a quelquefois besoin du froid de la mort , pour en éteindre les ardeurs.

Vn Noble Venitien nommé Cornaro , avoit une Balance dont il faisoit son remede universel. Elle regloit le poids de son boire & de son manger , & cette mesure précise pour luy , & devenue naturelle à son corps le guerrissoit , dit il , de toutes ses maladies , lors qu'il avoit fait un excès. La Balance de Cornaro me fait souvenir de La Lampe d'Epictete. Celui qui l'acheta mille drachmes , n'en fut pas moins ignorant toute sa vie. Ceux qui ont voulu se servir de la Balance de Cornaro , en sont morts plutost. Il avoit trouvé le point salutaire de sa diette , & les autres privez de cet instinct , n'ont pu trouver que le point fatal de leur inanition.

La pluspart des remedes nouveaux sont semblables aux modes. Elles

donnent d'abord un air d'agrément, à cause de la singularité, & tout le monde les prend. Le temps leur donne un air de ridicule, car on s'ennuye & on se dégoûte de la même chose, & tout le monde les quitte. Ces remèdes extraordinaires font du bien à quelques personnes, ils brillent, ils ont la vogue. Il arrive que quelques autres qui en ont pris viennent à mourir. Ils se décrient, on les condamne; & on ne s'en sert plus.

Les maux du corps sont individuels; & circonstanciez à de certaines qualitez & à de certains degrez qui les rendent singuliers au malade. Le remède n'a rien de semblable, il est vague, il a des qualitez generales & toujours en même degré. Ainsi il n'y a nulle action feuve de l'agent sur le Patient. Ils ne conviennent pas l'un à l'autre; ce sont deux Etrangers qui ne s'entendent

pas. Souvent c'est pis. On en a une expérience dans la Chymie par les Liqueurs. Mettez un Acide dans un Alkali, il rendra doux ce qui estoit amer; mettez le mesme Acide dans un autre Alkali, il rendra amer ce qui estoit doux. Ainsi la disposition singuliere & differente des corps, fait que les remedes ne leur estant pas propres, le succez en est fort douteux.

C'estois autrefois la coutume des Egyptiens de fondre de la gomme aromatique en se levant, en intention de donner du mouvement au sang que l'air épais de la nuit a comme lié & coagulé. Ils brûloient de la myrrhe sur le midy, pour resoudre les humeurs crasses qui sont contraires au sang; & la nuit en se couchant, ils avoient des casseletes pour repa-
rer ou réjoûir les esprits que le travail de la journée avoit dissipé,

ou rendus languissans. A dire le
 vray, c'estoit là un parfum agreable
 aux Malades, il n'estoit pas un re-
 mède dans la maladie ; à peu près
 comme si on leur donnoit les Haut-
 bois le matin, les Violons à midy ;
 & le soir l'Opera. Les odeurs & la
 symphonie peuvent récréer un hom-
 me qui se porte mal, mais elles n'ont
 pas la vertu de le guerir.

Mais enfin, que doit-on penser de
 cette variété de la Medecine ; qui
 semble composer un autre Prophée ?
 Il prenoit mille figures differentes,
 & toutes estoient à craindre. Il n'y
 avoit que sa figure naturelle qui fust
 utile. Menelas, au rapport d'Home-
 re, la luy fit reprendre, & alors il
 en reçut un bon conseil pour le suc-
 cès de sa navigation. Faut il de
 mesme renoncer à tous ces change-
 mens de remedes, & revenir à la
 face naturelle de la Medecine, qui
 consiste

consiste principalement dans la Saignée , & dans la Purgation ?

Moliere en a ry comiquement dans une de ses Pieces de Théâtre , & cette Comedie a diverty pendant quelque temps tout Paris ; mais il faut traiter la matiere serieusement La Purgation se fait avec un mélange de plusieurs drogues , la plupart étrangères & Orientales , que l'on vous ordonne de prendre. La Saignée par des effusions du sang , par le bras & par le pié ; tellement que l'une est l'Addition & l'autre la Soustraction. Voila donc la Medecine alliée de l'Arithmetique ; mais il y a de la difference. Celle-cy compte toujours juste , & ses regles ont une preuve demonstrative ; au lieu que l'autre est sujette à des erreurs dans ses ordonnances , & quand elles sont connues , elle ne peut pas toujours les rectifier. L'Addition &

Fev. 1695.

E

la Soustraction me font encore souvenir de la Peinture & de la Sculpture. Un Peintre ajoute sur la toile couleur sur couleur, & il s'en fait un beau Portrait. Le Sculpteur retranche du marbre divers morceaux, & il s'en forme une Statue qui sèble estre vivante. Est ce là le caractère de la Medecine, de s'aider de l'imitation & de l'union de ces deux Arts liberaux ? Le Cizeau & le Pinceau de la Medecine ne travaillent pas de mesme sur le corps humain. Ils n'ont pas une Addition & une Soustraction si noble & si heureuse. La Medecine, bien loin de donner au Malade une face riante & embellie, une figure grande & hardie, elle y laisse une face paste & un corps foible, qui au lieu d'avoir les traits & l'embonpoint de la Santé, sont plustost l'image de la Mort. Figure à part, il y a bien

des gens qui se récrient contre la Saignée. La Saignée, dit-on, nuit à la digestion ; elle fait un vuide dans les veines, qu'il ne peut se remplir que par la précipitation des humeurs. La corruption n'est pas dans le sang qu'on tire, mais dans les humeurs, qui ne sortent pas, & quand la corruption seroit dans le sang, a-t-on jamais vu que le vin gasté se raccommode à force d'en tirer au tonneau ? Elle diminue le trésor de la vie, qui est dans le sang, & cette perte est considérable. La petite playe que fait la Lancette est quelquefois plus dangereuse qu'un grand coup d'épée. Enfin l'origine de la Saignée est brutale, s'il est vrai qu'elle vient du cheval marin. On n'est guères plus content de la Purgation, que de la Saignée. La Purgation est violente & contre nature. La Nature a pourvu aux

évacuations nécessaires ses conduits qu'elle a ouverts en diverses parties du corps. C'est comme si l'on faisoit avorter une femme , au lieu de la laisser accoucher à son terme. Elle affoiblit le corps & ses facultez: elle emporte avec la matiere , un sarrre naturel qui est essentiel à la vie. Elle échauffe , elle dégoûte , elle dessèche , elle débilité , elle abat ; on paroist enfin avoir moins de vie qu'auparavant.

Mais peut-on se refuser les Medecins quand on est malade ? Ils sont entitre d'office conservateurs de nostre santé , & ils ne s'épargnent pas eux mesmes , pour nous la rétablir par leurs peines , leurs soins , & leur remedes. J'estime & j'honore les Medecins. L'Antiquité les fait descendre d'Apollon , & les met dans l'alliance d'Esculape. Ce qu'il y a de réel , c'est que la plupart sont

gens doctes , & qui sçavent mieux la Physique particuliere du Corps humain , que les Philosophes , la Physique generale du Corps naturel ; mais il leur manque un instrument d'Optique. On a inventé les Telescopes pour voir les objets éloignez , & qui sont hors de la portée de nostre vûe. On a aussi composé des Microscopes , pour appercevoir les corpuscules , les parties subtiles , les atomes insensibles , qui par leur petitesse échapent à nos yeux. Les Astronomes se servent utilement des uns , & les Naturalistes des autres. Les Medecins auroient besoin d'un Esoscope , s'il m'est permis d'user de ce terme , je veux dire d'une Lunette interieure , qui penetraст l'opacité du Corps humain , afin de découvrir en quelle partie est le foyer de la maladie , & quelle est l'humeur maligne qui y regne , & en est la

cause. Tant qu'ils seront réduits à deviner & à faire des conjectures, où souvent ils reconnoissent par les événemens, qu'ils se sont trompez, quand mesme ils auroient de bons remedes, leurs remedes seront des coups de dez, au hazard de bien ou mal rencontrer.

Je sçay bien que la coutume est ancienne d'avoir des Medecins, & de les appeller pour le soulagement & la guérison des malades. Homere a dans son Illiade un grand Medecin pour les Princes, & Virgile a aussi dans son Eneïde un celebre Medecin pour son Heros. Il n'est question que de l'avantage qu'on en peut recevoir. Machaon, fils d'Esculape, c'est beaucoup dire, est envoyé guerir pour Menelas blessé d'une flèche que Pandare luy a tirée du Camp des Troyens. Il oste la flèche & il le guérit. Iapis fils d'Iafis,

c'est à dire guérissant , beau titre pour un Medecin , se trouve auprès d'Enée , qui a aussi reçu un coup de flèche venant de l'Armée de Turnus Iapis fait de son mieux , & cependant il ne peut venir à bout d'arracher la flèche , ny d'appaiser la douleur dont le Héros est cruellement tourmenté. Il faut que Venus s'en mesle , qu'elle ordonne le Dictame , & qu'elle le fournisse. Sans elle Enée n'en seroit pas réchappé. Iapis dit luy mesme qu'il n'a point de part à cette cure.

Non hæc humanis opibus , non
arte magistrâ
Proveniunt , neque te , Ænea,
mea dextera servât.

Cette heureuse operation n'est pas de la main des hommes; vous ne devez pas, Enée, votre guérison à mes remèdes. On voit qu'un

des Medecins guerit, & que l'autre ne guerit pas. Encore faut il remarquer que la playe de Menelas n'étoit qu'une legere blessure ; ce n'est pas merveille que Machaon , nom qui insinué qu'il avoit l'art de combattre les maladies , l'ait traitée avec succès. Celle d'Enée estoit une plus grande playe. Iapis y est fort empêché, & enfin il y échoüe, que doit on inferer de ces deux exemples ? De plus , ce n'estoit que des playes , maux externes où l'on travaille à vue d'œil ; au lieu que la fièvre & tous les maux internes ont un antre profond dans le corps , où ils se cachent au Medecin qui les cherche à l'avanture , & qui reconnoist qu'il est tres difficile d'y penetrer. Ainsi quelle seureté y a t'il de compter sur la Medecine & sur ses remedes ? Chacun en usera comme il luy plaira , mais pour moy , il me semble , que lors qu'on est mala-

de on peut laisser agir la nature ,
 & s'en rapporter à ses bons offices.
 C'estoit le sentiment de Montagne
 dont le vieux stile a de la force. Je
 laisse faire nature , & presu-
 pose qu'elle se soit garnie de
 dents & de griffes pour se def-
 fendre des assauts qui luy vien-
 nent , & pour maintenir cette
 contexture dont elle haït la dis-
 solution. En effet la nature est une
 sage & tendre mere , qui a soin de
 conserver ses enfans autant que Venus
 son Enée. On sçait dequoy elle est
 capable. Elle cause des effusions na-
 turelles du sang , quand on en a be-
 soïn. Elle a de mesme des voyes dou-
 ces pour purger par des évacuations
 qui surviennent , & par des sueurs
 qu'elle excite dans le temps. S'il en
 faut croire Sentorius , le poids de ce
 qui s'exhale naturellement par les
 pores , surpasse ce qui sort du corps

par les éjections sensibles. Elle fait mesme arriver des crises ; remede souverain à des malades abandonnez sur qui elle fait eclorre ses miracles.

Un second Aphorisme est de prévenir, s'il se peut, la maladie par le repos de l'esprit, & par le mouvement du corps. Il faut se posseder tranquillement quoy qu'il arrive. Le chagrin avec son agitation rongean-
te, est pernicieux à la santé. Il fait une grande dissipation des esprits animaux, & des esprits vitaux. Il interrompt le commerce du cerveau, qui est le principe des autres. Le chagrin est pire que l'eau forte, elle est corrosive, & il est devorant. Ainsi il faut essayer de tenir son esprit dans le calme au milieu des accidens & des orages de la vie. C'estoit un precepte de Santé aussi bien que de Morale pour Horace,

qui estoit d'une complexion foible & delicate.

Æquam memento rebus in arduis

Servare mentem.

Il faut se souvenir de garder toujours dans la mauvaise fortune une égalité d'esprit.

Au contraire de la quietude de l'esprit , il faut de l'exercice au corps , pour empescher que les humeurs ne croupissent , & ne fassent des obstructions. Il sert aussi à entretenir & à faire jouer les ressorts de la machine , à nettoyer les veines , à ouvrir le passage des arteres , à subtiliser le sang , à le faire circuler , & à augmenter la chaleur naturelle , en soufflant son feu. De là vient que les Athletes, qui s'exerçoient beaucoup , avoient une santé ferme & robuste. Plaute en fait un Proverbe dans son Epidicus. Com-

E 6

ment se porte le fils de nostre Maistre ? *Pugilicé atque Athleti-
cè.* Il ne se peut pas mieux, com-
me un Athlete. *Senèque se plaint
de manquer à faire l'exercice necessai-
re à la santé* A gestatione , dit il ,
cùm maximè venio non minus
fatigatus quàm si tantùm am-
bulassem quantùm sedi. Labor
est enim diu ferri , ac nescio an
eò major , quia contra naturam
est , quæ pedes dedit ut per nos
ambularemus , oculos ut per nos
videremus , debilitatem nobis
indixere deliciae. Lorsque je me
fais porter, je me trouve aussi las
que si j'avois autant marché, que
je suis demeuré assis. On souffre
d'autant plus à se faire porter
long-temps , que cela est contre
la nature , qui nous a donné des
pieds pour marcher de nous-mê-
mes , comme elle nous a donné

des yeux pour voir, sans mandier le secours d'autrui. Nous avons une santé foible, parce que nous sommes voluptueux. Ce que Plante nomme plaisamment une santé aussi bigarrée que les Tygres.

Vn troisième Aphorisme pour servir de preservatif contre la maladie, c'est la Temperance, qui est la Déesse tutelaire de la Santé, & son Baume excellent. La Temperance tient la teste libre, elle rend les yeux vifs, elle fortifie les nerfs, elle purifie le sang, elle anime le cœur; elle fait que les alimens se digerent bien, elle met l'ordre par tout, elle empesche qu'il ne s'élève des vapeurs & des fumées, sources de grands orages dans les entrailles. Enfin l'on peut dire que la santé du corps a esté donnée en depost à la Temperance, & que ce tresor ne scauroit estre en meilleures mains, & qui soient plus sures.

Au reste , quelque credit qu'ait , la Temperance en nostre faveur jusqu'à obliger Cloto de filer lentement nos jours , son pouvoir est borné , & elle ne scauroit nous procurer l'immortalité. Trop heureux , si elle nous conduit jusqu'aux frontieres de la caducité , sans aller plus loin. Ciceron parlant de la mort de Crassus arrivée à la veille des troubles de la Republique: Non erepta, dit-il, L. Crasso vita à diis immortalibus , sed mors illi donata videtur. Il me semble que les Dieux n'ont pas osté la vie à Crassus , mais qu'ils lui ont fait comme un present de la mort. Ainsi c'est un avantage pour nous , de finir la vie avant que les desordres , & les ruines de la grande vieillesse arrivent. La mort est alors une grace que le Ciel fait à l'homme. Je suis , &c.

Les Vers que vous allez lire

font de saison ; les matieres de
sainteté conviennent à un temps
de sainteté.



PARAPHRASE
DU PSEAUME
qui commence par *Super flu-
mina Babylonis.*

Sur les bords de ce fleuve aux va-
gues écumeuses,
Qui sembloit vouloir renverser
De l'antique Babel les murailles fa-
meuses,
Nous allions du travail souvent
nous délasser.



Dés que Sion avec ses charmes
Se presentoit à nos esprits,
Un rapide torrent de larmes
Sortoit de nos cœurs attendris.



Nos Harpes aux saules penduës
Servoient de jouët aux Zephirs,
Et leurs cordes toujours lâches &
détenduës
Annonçoient aux Passans nos justes
déplaisirs.



Nos Maîtres fiers de leur puis-
sance
Que nos malheurs ont fait jusqu'au
comble monter,
Nous vouloient contraindre à
chanter
Quelques airs de réjouissance.



Courage, disoient-ils, charmez no-
stre loisir
En chantant ces Hymnes si bel-
les,
Qui dans vos Fêtes solennelles
Remplissoient tous les cœurs d'amour
& de plaisir.



Quoy ? dans une terre étrangere
Qui refuse l'encens qu'elle doit au
Seigneur,

Pourrions-nous entonner sans vou-
loir luy déplaire

Des Cantiques à son honneur ?



Ierusalem , si je perds la memoire
De ta grandeur , de ton nom écla-
tant ,

Que ce bras droit qui m'a couvert
de gloire

Devienne aride au mesme in-
stant.



Que par un miracle visible
Ma langue s'attache au palais
Si le temps me rend insensible
Au souvenir de tes attraits.



Quelque bien que le Ciel m'en-
voye

Dans cet estat d'opprobre & de
confusion,

*Tu seras , ma chere Sion,
Le premier objet de ma jaye.*



*Souvenez-vous , Seigneur , de ce
jour malheureux*

*Que ses enfans d'Edom nous mirent
à la chaîne.*

*Leurs cris dûrent sans doute irriter
vostre haine ;*

*Qu'elle éclate aujourd'huy sur
eux.*



*Rasons-la , disoient-ils , transpor-
tez de furie,*

Mettons-la sans dessus dessous ,

*Cette Cité dont l'orgueil s'appro-
prie*

*Des titres glorieux qui ne sont dûs
qu'à nous.*



*Quels honneurs pour ce bras aux
malheureux propice*

*Qui doit , pauvre Babel , nous tê-
ter de ses fers ,*

*Et dont la severe justice
Te rendra tous les maux que nous
aurons soufferts ?*



*Qu'il arrache avec violence
De ton sein agité tes enfans les plus
chers.*

*Et que malgré leur innocence,
Il en frappe à tes yeux les murs &
les rochers.*

M. l'Abbé Jaquelot est l'Auteur du Madrigal que vous allez lire contre le Teste à Teste, & il a raison de dire qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les jeunes personnes du beau Sexe.

MADRIGAL.

I*nnocentes Beutez,
Comme un funeste écueil, fuyez
le Teste à teste,
Vous devenez la conquête*

De ceux que vous avez dom-
ptez.

De mille traits de flamme un tendre
Amant vous touche ,

Il en part de ses yeux , il en sort de
sa bouche ,

Ses flattenses douceurs ne vous épar-
gnent pas.

En vain vous vous armez d'une ver-
tu farouche ,

En vain un noble orgueil veille sur
nos appas ,

L'Amour autour de vous vole , bril-
le , estarmouche ,

Vous livre de si doux & de si longs
combats ,

Qu'il désarme la plus rebelle ,

Et la dépouille enfin du beau nom
de cruelle.

L'Amour est d'autant plus à
éviter qu'il est rempli de plain-
tes continuelles, & que l'Amant

17
cut
rins
eu-
de
ieu
en
on-
ue.



au-

ur,

ir-

&

ez,
par

116

D

De

Il e

Ses

En

En

L'e

Von

Et

elle est

ais

mesme le plus heureux ne peut se mettre à couvert des chagrins sensibles de l'absence, que la seule joye du retour est capable de finir. C'est ce qui a donné lieu à ces Vers qui ont esté mis en air par un homme qui se connoist parfaitement en Musique.

AIR NOUVEAU.

*L'Absence de vos yeux m'a causé
sémille allarmes.*

*J'ay senty jusqu'au fond du cœur,
Belle Iris, quelle est la rigueur
D'estre éloigné de tant de charmes;*

*Mais autant à vostre retour
Mon cœur est pénétré de plaisir &
d'amour.*

Le P. Dom Antoine des Prez,
Feuillant, après avoir passé par

les premieres Charges de son Ordre, qu'il a remplies avec autant d'honneur que de religion, continuë à travailler sans relâche à son Nobiliaire universel, dont il a fait trente tomes in folio , dans lesquels il parle de plus de cinq mille Familles ; & comme il est prest à mettre sous la Presse l'Abregé de ce grand Ouvrage , il prie ceux qui ont quelque chose de particulier, & qui n'est dans aucun imprimé, de vouloir luy en faire part, soit pour rendre ses Cartes plus fidelles, soit pour faire connoistre des Familles qui ne sont pas conuës. Ce Pere est celuy qui eut l'honneur en 1666. de presenter à Sa Majesté, cette Carte qu'Elle a si bien receuë, qui est de la posterité de Saint Loüis jusques à Monseigneur le Dauphin

Il demeure dans le Monastere Royal de Saint Bernard des Feüillans , de la ruë de Saint Honoré , où ceux qui le vont consulter sur des Familles peu connuës , reçoivent tout l'éclaircissement qu'ils y cherchent & ne peuvent assez s'étonner du travail infatigable que soutient un homme de quatre vingts ans, qui sans quitter ses devoirs & les obligations attachées à sa Regle , donne le reste de ses années à la gloire de la Noblesse du Royaume, dont il recherche avec tout le soin & toute l'exactitude possible les Familles & les Alliances.

Voicy un nouvel Ouvrage de M. Poupart. Vous le trouverez aussi curieux que tout ce que je vous ay envoié jusqu'ici de luy
Les Sçavans de vostre Province

ne peuvent manquer d'y trouver leur compte.

LE SAUT

Du Vermisseau qui s'engendre dans le Fromage.

L'Animal dont je vais vous entretenir, est à mon avis, le plus vil & le plus misérable de tous les Insectes. C'est en cela qu'il vous fournira la matière d'une agréable méditation, sur la grandeur & la magnificence de la Nature, en vous faisant voir comme sa sagesse brille & se manifeste dans ses moindres productions.

Ainsi-tôt que la saison commence à s'échauffer, la mouche pond sur le fromage. Le Vermisseau qui sort de son œuf serpente, & se promène paisiblement çà & là, en prenant sa nourriture sur le lieu de sa naissance.

sance ; mais si l'on oste l'insecte de dessus le fromage , il s'irrite , il cherche sa pâture & son heritage avec tant d'empressement , qu'il fait plus de chemin d'un seul bond , qu'il n'en faisoit auparavant dans un demi quart d'heure , par sa progression ordinaire , naturelle & paisible.

Examinons par quelle mécanique le corps molasse d'un animal naturellement incapable de faire ressort , & que d'ailleurs la Nature a privé de pieds & d'ailes , qui semblent estre les seuls moyens par lesquels les animaux se peuvent élever dans l'air , ne laisse pourtant pas d'acquiescer une vertu élastique , de voler plus d'un pied de haut , & de parcourir d'un seul bond deux ou trois pieds d'espace.

Le Vermisseau fait un cercle de
Fev. 1695. F

tout son petit corps ; il tient fortement le bout de sa queue avec les dents ; il fait une autre petite portion de cercle avec le milieu de son corps, qu'il fait rentrer dans le grand cercle : son corps est tout rond ; il va en apointissant du milieu vers les extremittez. Faisons valoir toutes ces modifications dans nostre petit voligeur.

Il fait un cercle de son corps, supposons une ligne d'épaisseur ; la partie convexe fera un cercle extérieur, & la concave un intérieur qui sera beaucoup moindre que l'extérieur ; car si on leur tire un diamètre par le centre commun, le diamètre du cercle intérieur n'étant qu'une partie du diamètre du cercle extérieur, le cercle intérieur doit estre moindre que l'extérieur, parce que le cercle qui a un plus grand diamètre, est plus grand que celui qui

en a un moindre. La ligne interieure & circulaire a donc diminué de sa longueur, puis qu'elle estoit égale à l'exterieure, lors que le Vermisseau estoit tout droit. Cette diminution ne peut estre arrivée que par la compression & la condensation de ses parties, qui estant rentrées les unes dans les autres, ont fermé & bouché les pores, & rendu le costé interieur de l'animal plus compacte & plus solide, de flasque & molasse qu'il étoit. Les chemins estant devenus comme impraticables à la matiere subtile, elle heurte, elle choque, elle pousse le corps du vermisseau pour traverser les pores resserrés & serrez.

Examinons presentement combien le costé ou le cercle interieur de l'Animal a perdu de sa longueur, en faisant rentrer ses parties les unes dans les autres. Lors que les

lignes qui forment les deux cercles estoient droites, elles estoient aussi égales; il ne s'agit donc icy que de trouver la difference qu'il y a entre ces deux cercles pour sçavoir combien la ligne droite qui a formé le cercle interieur a perdu de sa longueur. Supposons que le grand cercle qui est le costé extérieur de l'Animal soit d'un pouce, & que l'épaisseur du vermisseau soit d'une demi-ligne, la difference du grand cercle au petit sera d'une ligne. Donc en disant, si 7. donne 22. la difference 1. donnera 3. lignes $\frac{1}{7}$ de ligne, qui seront la diminution ou la difference du petit cercle au grand. Le petit cercle ou le costé interieur de l'Animal a donc diminué de 3. lignes $\frac{1}{7}$ de ligne. Il me reste à démonstrer que 7. est à 22. comme la difference 1. du grand au petit au petit, est à la difference du grand

cercle au petit. Pour cela appellons le diametre du petit cercle AB . Le petit cercle AFB . Le diametre du grand cercle CD . Et le grand cercle CGD .

Je tire un Corollaire de cette Proposition, qui me semble meriter quelque reflexion.

Imaginez - vous deux bastons de mesme grosseur, de deux pouces si vous voulez, que le plus grand aille percer; les espaces imaginaires, & que l'autre soit si petit qu'il vous plaira; qu'on plie ces deux bastons; ils feront chacun deux cercles, l'un interieur & l'autre exterieur; & chacun des cercles interieurs du grand & du petit baston ne diminuera jamais que de douze pouces $\frac{1}{4}$ de pouce, & la diminution des cercles interieurs de toutes sortes de gaules de mesme grosseur, quoy que de longueurs fort differentes, sera toujours

la mesme ; parce que la difference du grand diametre au petit qui vient de la grosseur des bastons , sera aussi toujours la mesme , & que les cercles sont entre eux comme leurs diametres.

C'est aussi à mon avis la raison pour laquelle les plus longues gaules sont plus aisées à plier que les plus courtes , les unes & les autres estant de mesme grosseur ; parce que le cercle interieur de la plus longue gaule , ne diminuant pas davantage que celui de la plus courte ; la diminution dans la plus longue gaule se partageant sur toute sa longueur , cette condensation des parties devient comme insensible sur le total , mais au contraire la mesme condensation se trouvant aussi bien dans le plus petit baston que dans la plus longue gaule , l'effort pour le faire plier & faire rentrer les parties les unes

dans les autres doit estre bien considerable sur un aussi petit espace.

Mais remarquez ; s'il vous plaist, qu'on ne fera jamais un cercle d'une piece de bois , quelque longue qu'elle soit , à moins que la longueur ne soit à sa largeur en plus grande raison que la circonference du cercle au diametre ; car si la raison est égale ; le cercle interieur s'évanouira , c'est-à-dire qu'il sera égal à rien ; & si elle est moindre, la circonference interieure deviendra moindre que rien ce qui est impossible. Supposons , par exemple , qu'un morceau de bois ait six pieds de long , & deux pieds d'épaisseur , qu'il puisse se plier & faire deux cercles , l'un interieur & l'autre exterieur. Pour scavoir la difference de ces deux cercles , dites. Comme 7. est à 22 , 4. qui sera la difference du grand diametre au petit , donnera $12\frac{4}{7}$ de pied , qui

sera la difference du petit cercle au grand. Le petit cercle aura donc diminué de plus de douze pieds c'est-à-dire de plus de six pieds plus qu'il n'est grand, puisque la ligne droite qui l'a formé n'avoit que six pieds avant qu'elle se courbast. Le cercle interieur seroit donc moins que rien de plus de six pieds.

Mais je m'apperçois que je me perds dans ces agreables badinages, qui ne finiroient jamais, & que j'abandonne insensiblement nostre vermissseau, pendant qu'il tient fortement l'extremité de sa queue avec les dents, de peur que les bouts venant à se separer, ils ne perdent la vertu du ressort que la figure circulaire leur a déjà acquise; & que l'Animal augmente encore considerablement, en faisant une petite portion de cercle de la partie moyenne de son corps, qu'il fait rentrer

avec force & violence dans le grand cercle , qui pour lors se divise en deux arcs , dont chaque bout plus proche du milieu , est tiré en dedans par le petit segment que l'animal fait rentrer avec force dans le grand cercle. Tous ces efforts sont vaillamment fortifiez par le point fixe , qui est la dent de l'animal ; avec laquelle mordant encore le bout de sa queue , la douleur qu'il en reçoit irrite ses esprits , elle les met dans le trouble , dans la confusion , & dans une rarefaction capable de gonfler son corps , & d'en augmenter la vertu du ressort , comme on voit qu'un vin nouveau jette bien tost les fonds , si l'on ne donne issue par le faucet à ses esprits irritez , fougueux & rarefiez.

Le corps du vermissseau est tout rond ; de toutes les figures la cylindrique est la plus propre , pour se mou-

tenir & se conserver en ces états sans s'affaisser, parce que les lits ou les panneaux des voussoirs qu'on peut supposer dans tous les corps ronds, allant toujours en diminuant des parties convexes aux concaves, il est impossible principalement dans les corps durs, que les parois puissent s'approcher l'un de l'autre; comme on voit qu'une voûte ne cède jamais, même aux efforts les plus puissans, ny aux charges les plus fortes, pourvu qu'elles soient extérieures.

A proportion que la partie concave ou intérieur du corps de l'animal retreffit ses pores, la convexe les étend, parce que les parties extérieures & convexes, étant liées avec les intérieures & concaves, celle-cy venant à se raccourcir elles tirent & entraînent après elles les parties convexes. Ces élargissemens, ces ouvertures, & ces

baillemens font que le ressort venant à estre lâché , il retourne sans contrainte & sans obstacle jusqu'à sa ligne droite , qu'il passe mesme de beaucoup pour toutes les raisons que nous avons alleguées cy-dessus , lesquelles estant plus que suffisantes pour le faire retourner à sa droite , il la passe bien au de là.

Le vermisséau est un peu renflé dans son milieu ; ce renflement estoit nécessaire pour faire un bon ressort , parce que la vertu élastique , & le plus grand effort d'un corps qu'on fait plier par les deux bouts se trouvant justement dans le milieu , il estoit nécessaire que la nature le fortifiast dans cet endroit , où l'arc casse toujours lors qu'il a à casser. C'est pourquoy il va un peu en diminuant du milieu vers les extrémités ; outre que si elles avoient esté trop fortes toutes elles se feroient ap-

prochées droites & sans prendre de courbure, comme elles font insensiblement jusques vers le milieu, où il se seroit fait un angle & non pas un arc, qui n'auroit esté propre à faire un ressort, mais à casser.

L'Animal dans cet assujettissement, dans cette violente contrainte, dans l'agitation, le bouleversement, la rarefaction des esprits, & dans toutes les différentes modifications où nous l'avons vu, lâchant tout d'un coup la dent & les bouts du ressort, il faiso un saut qui a cent fois plus d'étendue que la longueur de son corps.

Au reste, il sort de nostre insecte une petite mouche languette hardie, propre, & dont les nêles sont comme argentées.

Je me souviens que vous ayant appris la mort de M. le Comte de la Fayette dans le

temps qu'elle arriva, vous me témoignastes que vous n'estiez point contente de ce que je ne vous avois rien dit de particulier, ny de luy, ny de sa Maison. Il m'a fallu du temps pour en recueillir divers memoires, & c'est ce qui m'a empesché de vous en parler plustost. Armand de la Fayette, Comte de mesme lieu, naquit à Paris le 17. Septembre 1659. Il commença à servir en 1678. en qualité de Volontaire dans le Regiment du Roy d'Infanterie, aux Sieges de Gand & d'Yprés. Sa Majesté luy donna la Lieutenance de la Lieutenant Colonel, & il se trouva la mesme année à la Bataille de S. Denis, après laquelle il eut une Compagnie dans le mesme Regiment. Le Roy envoya M. le Maréchal de Crequi

l'année suivante contre l'Electeur de Brandebourg, & le Regiment du Roy servoit dans cette Armée. Il n'y eut que deux actions ; dans lesquelles M. le Comte de la Fayette se distingua. Au retour de cette Campagne il se trouva aux Sieges de Biche & d'Hombourg. Au mois de Juin 1680. le Roy luy donna le Regiment d'Infanterie de la Fare. En 1682. il se trouva à la reduction de Straßbourg. Son Regiment ne servant point dans l'Armée de M. le Maréchal de Crequi, qui assiegeoit Luxembourg, il y alla Volontaire, & receut une contusion à l'attaque de la Contre escarpe. Il servit sous Monseigneur en 1688. aux Sieges de Philisbourg, de Mannheim & de Frankendal, & ensuite en Allemagne jusques en

1692. qu'il se trouva au Siegè de Namur, & à la Bataille de Steinkerque. L'année suivante le Roy le fit Brigadier de ses Armées, & il servit en cette qualité dans l'Armée que Monseigneur commanda en Allemagne. Il tomba malade l'année dernière au Camp proche de Mayence, où il commandoit quatre mille hommes d'Infanterie, détachés avec la Cavalerie qui estoit sous les ordres de M. le Maréchal de Joyeuse, & s'estant fait porter à Landau, il y mourut le 12. d'Aoust. Son corps a esté transporté à Paris, & est en dépost dans l'Eglise des Feuillans de la rue S. Honoré, dans la Chapelle de Messieurs de Marillac.

Entre toutes les grandes Maisons dont la Province d'Auver-

gnée est remplie, celle du Mottier de la Fayette tient un des premiers rangs, soit par son ancienneté, ses alliances, ses richesses, & ses emplois considérables, soit par la fidélité & l'attachement de ceux de cette Maison au service du Roy & de l'Etat & de la Religion, dont ils ont toujours esté les défenseurs dans tous les troubles que les Protestans ont causez en France. Les fondations que cette illustre Maison a faites dans les Monasteres de la Chaise-Dieu, du Mottier de Tiers, de Sauxillanges, de Lavesne, de la Voute, de Chanteuge, tous de l'Ordre de S. Benoist dans la Chartreuse du Port de Sainte-Marie, & dans la Cathedrale du Puy en Velay, sont des preuves authentiques de sa pieté, aussi bien que celles

qui ont esté faites à Ambers, aux Jacobins de Clermont, & à Billon. Gilbert du Mottier I. du nom, fit une fondation au Prieuré de Soucillange, dont il est fait mention sur le Cartulaire de l'année 1025. Gilbert II. du Mottier alla à la croisade avec les autres Seigneurs du Royaume, l'an 1095. sous Philippe I. Il est fait mention de Gilbert du Mottier III. du nom, sur le Cartulaire de Soucillange comme d'un insigne bien-faïcteur, l'an 1125. Gilbert I V. se croisa sous Philippe Auguste, & au retour de son voyage il fut fait Chevalier à la prise du Vexin contre les Anglois, en l'an 1104. Gilbert du Mottier V. du nom, épousa l'an 1230. Alix le Brun, Fille de Gilles le

Brun Connestable de France ,
originaire d'Ambert , Seigneur
de Champestieres , Montrodes,
& Job , à laquelle il donna tous
ses biens situez dans la Province
d'Auvergne. De ce mariage for-
tit Gilbert VI. qui continua la
branche de la Fayette , & Pons
qui fit celle de Champestieres vis-
sat. Ce Guibert VI. Seigneur de
la Fayette , ayant esté fait Che-
valier par le Roy à cause des
grands services qu'il rendit dans
la guerre contre les Anglois ,
épousa l'an 1300. Marguerite
de la Roche-Tournelle , dont il
eut Guillaume son aîné, & Jean
du Mottier tué à la Bataille de
Poitiers , combattant auprès de
la personne du Roy. Il fut enter-
ré aux Jacobins de cette Ville-
là , où l'on voit encore son tom-

beau , avec un riche Epitaphe pour ce temps-là. Guillaume du Mottier, Chevalier Seigneur de la Fayette, espousa l'an 1356. Marguerite de la Maillade , & il en eut Gilbert VII. qui se distingua beaucoup par son courage & par sa conduite dans le quinzième siècle. Il fut fait Conseiller Chambellan du Roy , & de Monseigneur le Dauphin, Regent du Royaume, son Lieutenant & Capitaine General dans le Lyonois & Masconnois en 1418. & se trouva à la Bataille de Baugé en 1421. Il rendit de si grands services à l'Estat, en chassant les Anglois hors du Royaume , qu'il fut fait Marechal de France dans un temps où il n'y en avoit que quatre. Sa devise estoit l'anagramme de son nom ; *Metior merito*, Mottier. Il

épousa en 1420. Jeāne de Joyeuse, Fille de Randon de Joyeuse, & de Catherine Aubert, Dame de Montelselat, & en eut trois Fils & une Fille, Madelaine de la Fayette, qui épousa Emeric de Bouttier, Seigneur de Bonnivet; Antoine de la Fayette, qui mourut sans laisser d'Enfans de sa Femme Louïse de Monboissier; Jean de la Fayette, Chanoine & Comte de Lyon, & Charles du Mottier. Ce dernier fut Seigneur de la Fayette-Pont-gibaud, & Chambellan du Roy, son grand Ecuyer, Gouverneur de Boulogne; & en 1450. il épousa Isabeau de Polignac, Fille d'Armand, vicomte de Polignac, & d'Amadée de Saluces. Leurs Enfans furent Antoine & François, chef de la branche de Saint Romain.

Antoine du Mottier de la

Fayette épousa Marguerite Rouville, Fille de Louïs Seigneur de Rouville en l'an 1490. De ce mariage sortirent Louïs & Jean du Mottier, chef de la branche de Hauteefeuille. Louis du Mottier Comte de la Fayette Pontgibaud, Seigneur de Montelsclat, épousa en 1525. Marguerite de Vienne, de laquelle il eut François du Mottier, tué en la bataille de Saint-Quentin. Son Pere avoit servi en Italie sous Louis XII. en 1511. Il alla au secours de Terouanne en 1513. en qualité de Lieutenant de l'Admiral de Granville, & fut Gouverneur de Bologne. Il eut aussi Jaqueline de la Fayette, qui épousa Guy de Daillon, Comte du Lude. Elle fonda le Couvent des Capucins de Clermont en Auvergne. Jean du

Mottier Seigneur de Haute-feuilles, fils d'Antoine du Mottier, Comte de la Fayette & de Marguerite de Rouville, succeda à François du Mottier mort sans Enfants. Il épousa Françoise de Montmorin, Fille d'Annet de Montmorin, Seigneur d'Aubiere, d'Epinaffe, & de Marie de Boissiere. De ce mariage sortirent trois Fils & trois Filles; Marie de la Fayette qui épousa Antoine de la Tour d'Auvergne Baron de Murat; Antoinette de la Fayette mariée en premieres Noces à Louis le Loup, Seigneur de Pierrebrune, & en secondes à Philippe de Rivoire Comte du Palais, & Gabrielle de la Fayette Abbessé des Chases; Pierre du Mottier Comte de la Fayette, tué en 1569. à la Baraille de Montcontour, sans

laisser d'enfans; Antoine du Mortier Abbé de Saint Josse, & Claude du Mortier Comte de la Fayette.

Claude, Seigneur de Haute-feuille, d'Espinasse, de Nades, & de Chavigny Beauregard, épousa Marie de Tournel d'Allegre, Fille de Gaspard de Tournelle d'Allegre, Comte de Riverol, & de Charlotte de Beaucaite: Il en eut cinq Fils & trois Filles, Madeleine de la Fayette, Religieuse au Chaze; Françoise, Abbesse de Saint Georges à Rennes, Louise, mariée à François d'Apelier, Seigneur du Cheylar, & puis à Claude de Bourbon, Comte de Chastus, & Jacques, Comte de Lyon, & après Chartreux: François, Evêque de Limoges, & Aumônier de la Reine Anne d'Autriche; Phi-

lippe, Chevalier de Malte, & Jean, Comte de la Fayette. Jean du Mottier épousa Marguerite de Bourbon Buffet, & ils eurent 4. garçons & 3. filles. Louïse de la Fayette, Religieuse de la Visitation, & qui avoit esté auparavant fille d'honneur de la Reine; Madeleine de la Fayette, Abbessé de Saint Georges de Rennes; Claude de la Fayette, mariée à Cesar de Chavigni de Blot; Charles de la Fayette, mort à la Bataille d'Estampes 1631. Claude de la Fayette, Abbé & Directeur de Sorbonne; Jacques de la Fayette, Chevalier de Malte, & François, Comte de la Fayette. Celuy cy épousa Marie Magdelaine de la Vergne, dont il a eu Louis de la Fayette, Abbé des Abbayes de Valmont & de Dalon. Armand de la Fayette, Colonel

Colonel du Regiment de la Fere & Brigadier, dont la mort donne lieu à cet Article, & qui n'a laissé qu'une Fille de Marie Magdelaine de Marillac.

Pons du Mottier, Fils de Gilbert du Mottier, V. du nom, Seigneur de la Fayette, eut pour son partage la Terre de Champestieres, dont sa femme rendit hommage au nom de ses Enfans Gilles & Robert, à Robert, Comte d'Auvergne & de Boulogne. Voicy quelle a esté sa posterité. Pons du Mottier II du nom, Seigneur de Champestieres, épousa en 1253. Alix du Chariol, qui rēdit le fief pour la Terre de Champestieres, à Robert, Comte d'Auvergne.

Gilles du Mottier, Seigneur de Champestieres, leur Fils, épousa l'an 1284. Jeanne de Mon-
 Fev. 1695. G

travel, & il en eut Gilles I I. du nom, Seigneur de Champestieres, qui épousa Bertrande de Claire, d'où sortit Guillaume du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui rendit le fief de la Terre à la Comtesse d'Auvergne & de Boulogne en 1364. Ce Guillaume du Mottier épousa en 1344. Catherine de la Garde de Rochebaron, Dame de Polin & de la Garde. De ce mariage sortit Marcelin du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui épousa en 1441. Leonne du Vassat, & il en eut Jean du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui épousa en 1482. Catherine de Saugiere, & fut Pere de Martin du Mottier, Seigneur de Champestieres, qui de Claude de Beaussat eut Marcelin II. du nom. Ce dernier

épousa en 1345. Catherine de la Barge , & il fut Tuteur de Messieurs de Turenne. De ce mariage sortit Jean I I. du nom, Seigneur de Champestieres , Gouverneur de Velay , qui en 1578. épousa Anne de Montmorin, Fille d'Hector de Montmorin , & d'Anne de Seneterre. Il avoit pris pour Devise *Timore*, à cause de la crainte où il tenoit les Huguenots du haut Vivarez. Il eut pour Fils Charles & Claude , Chevalier de Malte, qui fut tué au Combat naval de l'an 1618.

Charles du Mottier, Seigneur de Champestieres , épousa Anne de Gierand , Dame de Gierand , Sobrey & Montaigu. Ils eurent Jean Marie du Mottier , Seigneur de Champestieres , qui épousa Marie de Modene,

dont est né Annet du Mottier , mort à l'Academie à Paris sans posterité. Il laissa ses biens à Madame la Marquise de Vogue sa Sœur aînée , qui s'appelloit Gabrielle de Champestieres. On la maria à Melchior de Vogue , & son autre Sœur Catherine de Champestieres , épousa Claude de Givry , Seigneur de Soubray-Giorant.

Jean du Mottier , Seigneur de Vissac , succeda à Annet de Champestieres , fils de Jean du Mottier I. du nom , Seigneur de Champestieres , & d'Anne de Montmorin. Il épousa Gabrielle de la Tour de Murat en 1622. De ce mariage est sorti Charles du Mottier de Champestieres , Seigneur de Vissac , Fize , Villeneuve , Vidieres le Boucher. Jean Marie du Mottier

de Vissac , & Claude Vet de Champestieres , qui se sont fort distinguez dans les armes pendant plusieurs années.

Jean Marie du Mottier de Champestieres, Baron de Vissac, Gouverneur de Landau , Brigadier des Armées du Roy, entra dans le service l'an 1654. à la creation du Regiment Royal, où il fut toujours maintenu dans les Reformez. Il fit le voyage de Gigeri , où il fut le dernier qui fit l'Arriere-garde , & soutint l'effort des Maures jusques à ce que toute l'Armée se fust embarquée , & eust mis les voiles au vent, en sorte qu'il n'eut que le temps de se jeter dans une Chaloupe. Son Lieutenant, qui estoit commandé avec luy , fut fait prisonnier avec vingt cinq Soldats , qui ne pûrent s'embar-

quer assez vite. En l'année 1672. il fut du voyage de Hollande, où le Roy luy fit l'honneur de le faire Lieutenant de Roy de Vezel, & y commandant seul en l'absence de M. de Lestrade, il fit administrer les Sacremens aux malades, & porter publiquemēt le Saint Sacrement avec tout l'honneur que les veritables Chrétiens luy doivent, faisant punir ceux qui s'écartoient, pour ne luy pas rendre un devoir si legitime. A la retraite il sauva une partie de l'Artillerie, qu'il fit transporter à Graves, & rejoignit Sa Majesté au Siege de Mastric, qui l'envoya après la prise de cette Ville, Lieutenant de Roy à Brisac. Quelque temps après, le Marquis de Brandebourg estant venu loger dans un Village au delà du Rhin, d'où

il pouvoit attaquer la Ville neuve, M. le Baron de Vissac, en qualité de Lieutenant de Roy de la Place, en sortit avec huit cens hommes pour se camper au devant du gué, où il tint ferme pendant près de trois semaines, & empêcha par là le passage de ce Fleuve au Marquis de Brandebourg, ce qui obligea M. de Turenne de dire au Roy, que s'il avoit Brissac, il le devoit à la conduite de Vissac. Ensuite il fut commandé pour attaquer le Fort du Kel, qu'il remporta & garda pendant trois jours, & fit couper le Pont de Strasbourg nonobstant la résistance de la Ville. Si tost que la Ville fut rendue, M. de Louvois l'établit Lieutenant de Roy. Il alla au Siege de Philisbourg, où il fit faire sous les Ponts nécessaires

pour le passage des Troupes & des Chariots. Après la prise de cette Ville, le Roy luy donna le Gouvernement de Landau , où il est mort âgé de cinquante-sept ans, en 1692. qui estoit pour luy la trente huitième année de Service. Claude du Motier de Champeftieres, Seigneur de Vissac, Chevalier de nôtre-Dame de Mont-Carmel & de Saint Lazare, Lieutenant Colonel du Regiment Royal d'Infanterie, a servy trente-huit ans sans discontinuer, s'estant trouvé à soixante-cinq Sieges, tant Villes que Forts, & à cinq Batailles rangées. Il a servy deux Campagnes en qualité de Major general sous M. de Turenne, & il eut beaucoup de part à l'affaire de Suzé, où il fut des premiers commandé pour reconnoître.

& attaquer leurs Alteſſes de Baviere & de Savoye , eſtant à la teſte du ſecond Bataillon du Regiment Royal , qu'il a eu l'honneur de commander pendant plus de quinze années. Après le Siege de Montmeïllan , ayant eu ordre d'aller en Flandre, il mourut à Troyes en Champagne , d'un abcès formé par ſes bleſſures dans les reins , le 24. Février 1692. Le Roy le choiſit après la Paix de Nimegue, aſſuré de ſa conduite & de ſon mérite , pour l'envoyer à Meſſieurs les Electeurs Palatin , de Mayence & de Treves, afin de les obliger à faire ſortir de leurs Eſtats les Troupes du Duc Charles , qui n'avoit pas voulu ſigner le Traité de Paix. Il fit ſi bien que Sa Maieſté Imperiale les envoya en Hongrie , dont le Roy fut

tres content, & le luy témoigna par une gratification de deux cens pistoles. Ils avoient tous les deux pour Anagramme sur leur nom Vissac *Vbi virtus*. Charles du Mortier de Champestieres, Seigneur de Vissac, de Fixs, Ville franche le Bouchet, & Vindieres, est presentement Chef du Nom & Armes de la Maison du Mortier de la Fayette. Il épousa en 1664. Marie du Pons, Heritiere de François du Pons, Seigneur de la Grange, & de François de Marlat. De ce mariage sont sortis Louise de Champestieres, qui a épousé Ignace de Canillac de Monboissier, Magdeleine de Champestieres, Femme de Edouard du Mortier, Chevalier Seigneur de Vissac, Capitaine de Dragons dans le Regi-

ment de Valançay, Jean François du Mortier, Chanoine & Comte de Brioude, & Jean Marie, Chevalier de Malthe.

Messire Louis Habert de Montmort, Evêque de Perpignan, Abbé de Saint Michel, & de Notre Dame de la Roche, deceda le 23. du mois dernier à Montpellier, où il estoit allé prendre des Eaux; il estoit âgé de cinquante ans. Le soir son Corps fut ouvert, embau-mé, & enterré dans l'Eglise Cathedrale de cette ville, & son Cœur fut porté en son Eglise de Perpignan. Pendant une longue maladie, il a toujours donné des marques de sa piété avec laqu. Il s'estoit acquitté des devoirs de l'Episcopat, étant encore qu'Abbé, & a acquis une très-grande

tion par l'éloquence de ses Sermons, & avoit rempli avec applaudissement les premières Chaires de Paris. Il estoit Fils de messire Henry Louis Habert de Montmort, Premier Maître des Requestes ordinaires de Sa Majesté, & de Dame Marie Henriette de Buade de Frontenac, Sœur de M. le Comte de Frontenac, Viceroy de Canada. M. l'Évesque de Perpignan qui vient de mourir, avoit deux Freres & deux Sœurs, sçavoir M. de Montmort du Mesnil, Maître des Requestes, qui avoit épousé une Fille de M. Morin, & qui est mort il y a quelques années, l'un des quarante de l'Académie Française, Anne Louise, mariée à M. de Barillac, à present Lieutenant General des Camps & Armées de Sa

Majesté ; Jean Louis , Intendant des Galeres de Marseille , & Claude Magdelaine , mariée à M. Derieu , Maître d'Hôtel ordinaire de Sa Majesté. Cette Maison est tres considerable par les grandes Aliances qu'elle a avec celles de Rochefort , d'Estrees , de Charost , de Saint Luc , d'Humieres , de Pontchartrain , de Beringhen , de la Vrilliere , & de Bailleur. Elle porte d'Azur au Chevron d'Or , accompagné de trois Fers de Moulin d'argent.

Messire Jean de Gaillar , Evêque d'Apt , est mort aussi presque dans le mesme temps. Il estoit Fils de Madame de Venelle , qui a esté Sous-Gouvernante des Enfans de France.

La Robe a aussi perdu Messire Claude Meliand , Seigneur de

Breviande, maistre des Reque-
stes, Fils de feu M. le Procu-
reur General Meliand, & Frere
de M. l'Evesque d'Alet, cy-de-
vant Evêque de Gap. Il mourut
d'apoplexie le 8. de ce mois, &
avoir épousé une Fille de M.
de Gaumont, Envoyé près des
Princes d'Italie. Il estoit Cousin
germain de M. meliand, Con-
seiller en la Grand' Chambre,
& qui a deux Freres Conseillers
au Parlement.

Les Vers appelez *Irreguliers*
ne sont pas du goust de tout le
monde, comme vous avez pu
le remarquer par un Ouvrage
dont je vous ay fait part dans
quelqu'une de mes Lettres M.
de la Fevrie, Auteur de tant
d'excellens Traitez que vous
avez lus dans mes Lettres extra-

ordinaires y a répondu, & vous ne serez pas fâchée de sçavoir ce qu'il en dit.

R E P O N S E

A la Satire contre les Vers irreguliers, employée dans le Mercure du mois d'Avril 1694.

TOut ce qu'on appelle irregulier, n'est pas toujours défectueux. Les Vers dont il s'agit sont de ce nombre : mais avant que de faire voir qu'ils n'ont pas les défauts qu'on leur attribué, je vais montrer qu'ils ne sont point contre les regles, & que c'est à tort qu'on les nomme irreguliers.

Il y'a de plusieurs sortes d'irregularitez dans les Ouvrages de l'Art. Celle qui est contre les regles est la plus grande ; celle

qui est sans regle est la moindre ; & l'une & l'autre est vicieuse ; parce que le mépris & ignorance des regles est toujours blâmable ; mais il y en a une troisième , qui bien loin d'estre defectueuse , a de l'agrement , & de la beauté , parce qu'elle a naturellement sa proportion & sa justesse , quoy qu'elle paroisse contre l'usage. Telles sont les nouvelles inventions, & les découvertes dans les Arts & dans les Sciences. Telle est cette versification libre , aisée , & naturelle que quelques Critiques qui ne peuvent souffrir ce qui est nouveau , traitent de licencieuse , & d'irreguliere. Ces Gens-là n'ont garde d'approuver l'Architecture de Mansard , la Musique de Lulli , les Monumens de Hautefeuille , & tant

d'autres excellentes choses que les Curieux inventent tous les jours. Tout ce qui n'est point de leur temps, les choque & leur déplaît, parce qu'ils n'en connoissent pas le mérite & l'utilité; & qu'ils sont hors d'état de s'en faire instruire;

Et d'aller à l'Ecole en un âge grison.

Ainsi ils jugent fort légèrement de toutes les choses nouvelles, & les nomment défectueuses, & irrégulières. Je ne suis donc pas surpris que les Vers libres aient le malheur de leur déplaire, & que les personnes accoutumées à n'aller au Parnasse qu'en Chaise, ou en Litier, soient un peu étourdies de s'y voir trainer par un nombreux, & magnifique Equipage.

*On veut estre à son aise en Litier,
mené,*

*Et non en bondissant en Carosse
mené,*

On n'a pas inventé les Vers libres & irreguliers, pour faciliter l'abord du Parnasse à tout le monde. Au contraire, les **Maîtres**, de l'Art, qui s'en sont servis les premiers pour embellir nostre Poësie, ont pretendu par ce moyen, en interdire l'accez à mille Gens qui y vouloient monter. Il faut en effet, pour réussir, sçavoir tous les tours; & tous les secrets de versification, & avoir une fécondité, & une cadence de Rimes, inépuisable; car enfin, est il plus aisé de faire de quatre ou cinq sortes de Vers differens sur une seule rime, ou sur plusieurs, que de n'en faire que d'une mesure

égale , de rime plate , & de la
mesme couleur ? On n'a jamais
avancé sur ce sujet une propo-
sition plus fausse , & plus insou-
tenable ; mais , par ce nom de
Vers libres ou irreguliers, qu'on
leur a donné mal à propos, on l'a
adroitement insinuée dans l'es-
prit de ceux qui n'ont pas la con-
noissance de la Poësie Françoisse,
& qui se persuadent que ce n'est
que de la Prose rimée. Cepen-
dant lors qu'on fait connoître à
une personne qui a quelque ta-
lent pour ce bel Art , & qui en
veut sçavoir les regles , que ces
Vers libres ou irreguliers sont
parfaits chacun en son genre ;
qu'ils ont leurs pieds & leurs
mesures qu'ils ne changent ja-
mais , & qu'ils rencontrent tou-
jours leurs samblables dans la
mesme égalité ; Enfin , qu'il

n'est point permis de faire d'autre sorte de Vers que ceux que les anciennes regles de l'Art ont prescrites, & que tout ce qu'on entend par là n'est qu'une agréable liberté de mesler dans le Poëme, les Vers Heroïques, les Alexandrins, les Vers Odiques, les Saphiques & les Hemistiches, ou pour parler en termes moins scientifiques & plus intelligibles, les Vers de dix, de douze, de huit, de sept, & de six syllabes; alors un Jeune Eleve ouvre les yeux & les oreilles, la teste luy tourne, & bien loin de vouloir continuer sa route sur le Parnasse, il veut en descendre au plus viste, ou qu'on luy montre un chemin plus aisé pour y arriver.

Il faut donc en revenir aux petits Vers de huit sillabes qu'on

est d'abord capable d'exécuter ; encore est-il long-temps avant que d'observer exactement les Rimes masculines & féminines. De là , il passe aux autres Vers dont il n'acquiert l'usage qu'après plusieurs leçons & une longue expérience dans la Poësie.

Voilà comme on devient Poëte , & il est constant qu'on ne s'avise jamais d'abord de faire des Vers libres, mais seulement dans la suite, lors qu'on est initié dans le mystère, & que l'on connoît toutes les finesses de l'Art; car à moins que d'être rompu dans le métier, comment passer insensiblement du grand Vers au petit , & du petit au grand, avec cette variété de mesures & de rimes qui se trouve dans cette versification qu'on

n'a pas introduite pour rimer à l'avanture, & pour entasser Vers sur Vers, comme on le veut faire croire, ce qui est encore une autre erreur aussi grande que la première; car ce n'est point un dérèglement d'esprit, & de stile, ny une licence fatale comme l'explique l'Auteur de la Satire; c'est un arrangemēt concerté qui par differens Tons, forme une excellente harmonie, où sans se laisser tomber on finit le sens & la pensée, & où le Poëte & le Lecteur trouvent un délicieux repos. C'est pour cela que cette Poësie est si propre à la Musique, mais il est fort peu de Poëtes qui en soient capables; car si on n'a du goût & de l'oreille pour l'harmonie, on ne peut réussir dans les Vers libres. Quinault seul se trouve

entre mille. Les autres Poëtes
accoutumés à leurs mesures é-
gales, & à leurs cadences unifor-
mes, sont comme ceux qui pré-
ferent le Violon & la Flûte, au
Lut & au Clavecin, ennemis de
tout Concert, & de toute Sym-
phonie, & comme dit Boileau,
*Qui toujours sur un ton semblent
psalmodier.*

Dans la prose même, il faut
de la variété. Les périodes quar-
rées lassent, & endorment l'Au-
diteur quand elles sont trop fré-
quentes. Le secret de l'Orateur,
est de diversifier son stile par la
diversité des nombres qu'il ne
peut trouver que dans l'inégali-
té des périodes. C'est ce que fait
le poëte dans les Vers libres,
*Où toujours variant d'une fertile
veine,
Au repos qu'il veut prendre, il arri-
ve sans peine.*

Cette prétenduë irregularité est aussi peu dans le poëme que dans les Vers ; car pourquoy le poëme seroit-il irregulier pour être composé de Vers de différentes mesures, & sur quoy a-t-on fondé cette regle absoluë & generale qu'il n'y doit entrer que d'une sorte de Vers ou de deux au plus ? Cependant les petits poëmes, comme les Madrigaux & les Chansons, reçoivent toutes sortes de Vers ; & cela ne sera pas permis dans un poëme de plus longue haleine, où la variété est si necessaire, & l'affectation si ennuyeuse ? L'Auteur de la Satyre dit là-dessus que,
*Le Parnasse a toujours gardé le
 moindre Stile*

*Pour ce qu'en general on nomme
 Vaudeville.*

mais cette raison est frivole, &
 ne

ne me contente pas ; car la différence du stile ne consiste pas dans le mélange des Vers. Le sublime , le bas , & le mediocre se trouvent dans les Vers libres ; comme dans les Vers d'égal mesure ; & pour les Chançons , la véritable raison de cette irrégularité, c'est la note & le chant qui y obligent toujours , soit que l'on compose les paroles devant ou après la musique , parce qu'il est certain qu'il n'est presque point d'Air en Vers d'une même mesure qui ait un peu d'agrément. Mais enfin, d'où vient que dans les Poemes où il y a des repos ou des Stances , il faut absolument que ces repos & ces Stances soient d'une même égalité de Vers , d'un même nombre , & d'une même étendue ? Au contraire , il semble qu'un

Feu. 1695.

H

Poëme ainsi coupé , ne doit pas estre si égal & si continu. Il y a plus d'affectation en cela que de regularité , sur tout quand le naturel y doit paroistre tout entier , comme dans les Stances qui servent à exprimer l'amour, qui est une passion si naturelle & si ennemie de toute contrainte; dont les mouvemens sont si vifs, si prompts, si changeans, où tout est si en desordre & si dérangé. Cela choque la vray semblance; & si cette maniere n'est pas ridicule, du moins elle ne persuade guere. C'est l'usage, & si cet usage est arbitraire & defectueux, ne sera-t-il pas permis de le changer ? C'est ce qu'on a voulu faire dans ce genre de poësie, qui est libre sans estre irreguliere & licentieuse.

Mais les François ne font pas

seuls qui ont fait des Vers libres ou irreguliers. Toutes les Nations en ont fait en leur Langue & parmy les anciens, les Poëtes Latins ont melle les Vers Hexametres & Pentametres dans leurs Elegies. Dira-t-on pour cela qu'Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, & les autres Poëtes Elegiaques, ont fait des Vers boiteux? Mais Horace a fait ce qu'on appelle veritablement des Vers Irreguliers. Ses Odes en sont remplies, on y en trouve de tous pieds, de toutes mesures. Cependant je ne pense pas que M. Dacier avouë que les Vers de ce Poëte soient boiteux, & ses Odes raboteuses. Un Vers est boiteux quand il manque d'un pied, ou d'une mesure qu'il doit avoir, & non pas pour estre plus petit qu'un Vers d'une

autre mesure. Un petit homme n'est pas boiteux pour estre auprès d'un grand, & une Assemblée, pour estre composée de personnes de differente taille, n'en est pas moins belle ; car il n'en est pas comme d'une Compagnie d'Infanterie qu'on leve & qu'on choisit sur une même mesure. Mais outre l'agrément & l'harmonie qui se rencontre dans cette versification, elle a banni de nostre Poësie le galimatias & l'obscurité, qui sont presque inseparables des grands Vers, & où le Poëte

*A sans cesse besoin de l'art du docte
Euclide,*

*Afin de les toiser, & d'en remplir
le vuide.*

Si l'Auteur de la Satyre ne le disoit, je ne croirois pas qu'Euclide fust fort nécessaire icy, &

qu'il fallust des Instrumens de Mathematique pour mesurer des Vers. Je croirois plus volontiers qu'on auroit besoin de chevilles & d'échasses , & que Chapelain, ou Maître Adam, poëte & Menuisier de Nevers, seroient icy mieux placez qu'Euclide. Mais enfin Euclide. soit, qu'on y ajoute encore, si l'on veut, Archimede & Ptolomée, cela prouvera davantage ce que j'avance; tout y est forcé, tout y est outré. Ce ne sont que circonlocutions, que grands mots, qu'expressions hardies. Enfin le poëte à la gesne dit souvent ce qu'il ne veut pas dire, & ne dit pas ce qu'il veut, & ce qu'il devroit dire. Je n'en chercheray pas loin des exemples, l'Auteur de la Satire m'en fournira quelques-uns. Je prens

donc la liberté de luy demander le sens de ces Vers que je n'entens pas, & peut-être bien d'autres que moy.

*D'abord qu'on sçait penser, & conter
jusqu'à huit ,
On peut dans ce bel Art travailler
avec fruit.*

Les Vers libres n'estant point comptez, l'Arithmetique n'est pas nécessaire pour travailler avec fruit dans cette versification. Il ne s'agit pas icy de Stances de huit Vers comme chez les Italiens, où elles sont si communes. Le mot de huit n'est donc mistà que pour rimer avec fruit. Le mot de quatre estoit celuy qui y venoit naturellement; car le Poëte veut dire apparemment que cette Poësie est si facile qu'un enfant y peut réussir, mais un enfant qui com-

mence à compter, sçait il déjà
 penser comme il faut, pour faire
 des Vers? A-t-il assez de raison
 & de bon sens pour cela? Car
 je ne pense pas qu'on ose avan-
 cer qu'il n'y a ny bon sens, ny
 raison dans les Vers libres? & si
 cela est, un enfant est-il ca-
 pable de faire un Poëme dès
 qu'il sçait compter jusqu'à huit?
 Mais l'Auteur s'est contredit
 manifestement sur la facilité
 des Vers libres.

*Car, il conclut qu'enfin la nouvelle
 methode*

*Est à nos beaux Esprits un obstacle
 incommode.*

Si cela est ainsi ce ne sera donc
 pas l'amusement d'un enfant,
 mais l'application & l'étude d'un
 bon Poëre,

*Qui marche avec cadence, & d'un
 pas mesuré;*

*Fier de trouver par tout un repos
assuré.*

Ce n'est-là qu'une contradiction. Voicy une équivoque qui merite bien d'estre relevée.

*Entre les Vers de choix que je lis
avec joye ,*

*J'ay toujours sous les yeux ceux des
Heros de Troye.*

Il veut dire qu'il lit sans cesse Homere & Virgile , & cela est si bien digne d'un poete comme luy.

Qui se forme si bien à cette gravité ,

*Que tous les petits Vers sont pour
luy sans beauté.*

Mais Homere & Virgile ne sont pas les Heros de Troye ; & Achille , Ulysse , Hector , Enée , qui en sont les veritables Heros , n'ont pas fait les Vers de l'Illiade & de l'Enéide. Il y a

donc là-dedans de l'obscurité,
& de l'équivoque, mais ce n'est
rien. Voicy du plus pompeux
galimatias.

*Et chacun d'eux marchant dans un
riche appareil*

*Fait assez voir qu'il est le Neveu du
Soleil.*

On ne sçait d'abord s'il parle
des Vers d'Homere & de Vir-
gile , ou des Heros de Troye.
Il y a plus d'apparence que c'est
des Vers ; cependant cela con-
vient mieux aux Heros, car peut
on dire qu'un Vers est le neveu
du Soleil ? Quand mesme on le
prendroit icy pour Apollon , le
Dieu des Vers ; ce qui n'est pas
en bonne Histoire Poetique.
Je suppose que cela soit ainsi, un
Vers seroit plutost le Fils que
le Neveu du Soleil. Je sçay bien
que chez les Anciens le mot de

H 5

Neveu s'entend quelquefois du Fils & du petit Fils ; mais cette façon de parler n'est pas à nostre usage. Je sçay bien encore, qu'on peut se servir du mot d'enfant dans le stile figuré , en parlant des ouvrages de l'esprit. Rien n'est aussi plus ordinaire aux Poëtes , que d'appeller leurs vers leurs enfans , mais il n'en est pas de même des mots de Fils, & de Fille , ils sont impropres en ce sens-là, & un Auteur seroit ridicule s'il appelloit un Livre qu'il auroit fait , son Fils ou sa Fille. Que seroit-ce s'il nommoit un Vers son Neveu ? Il faut donc demeurer d'accord que cette Métaphore est outrée , de quelque côté qu'on la tourne. Mais il faut toiser le grand Vers , & remplir l'Hémistiche , & c'est où l'Art d'Eur

clide manque souvent au besoin.
Ne diroit on pas que ce Poëte
a voulu décrire Phaëton , par ce
Neveu du Soleil qui marche
dans un riche appareil ? Mais
c'est trop nous arrêter sur cet
endroit ; détournons nos yeux
de cet Astre qui pourroit nous
éblouir , pour les arrêter sur
ces deux Vers qui brillent d'un
éclat moins vif.

*Vous devez convenir , que nous
avons encore*

*Des Vers plus mesurez que le cours
de l'Aurore.*

Je n'ay jamais oüy parler du
cours de l'Aurore. C'est une
Déesse ; & non pas un Astre On
dit brillant , vermeil comme
l'Aurore , mais on ne dit point
mesuré , réglé comme l'Aurore,
parce que cette lumière mati-
nale qui devance quelquefois,

H 6

& non pas toujours le Soleil , n'a point de cours regulier. Enfin, sans m'arrester à examiner icy fort inutilement si l'Aurore est un corps different & separé du Soleil , ou si elle n'est qu'un écoulement ou une reflexion de cet Astre lors qu'il vient à paroistre , je dis que cette comparaison n'est pas fort juste , & qu'elle a plus de brillant que de solidité. Mais je ne pretens pas faire une critique de cette Satire. Cela suffit pour faire voir que les grands Vers gênent souvent les meilleurs Poëtes , & les obligent d'étranger , pour ainsi dire , leurs pensées , ou de leur donner quelquefois trop d'étendue , soit pour attraper la rime , ou pour allonger la mesure. Pour ce qui est de leur cadence , elle ne plaist pas à tout le monde.

Il faut y avoir l'oreille faite, ou l'instinct, comme parle cet Auteur; mais que ce goust-là soit un effet de prudence & de sagesse, il me pardonnera si je n'approuve pas qu'il ait dit à sa Muse.

Je ne sçay quel instinct prévenant ma prudence,

Me fit de vos grands Vers estimer la cadence.

Les meilleurs Poètes du Theatre & le celebre Corneille mesme qui avoit un si beau talent, & un si grand tour pour ces sortes de Vers, ont reconnu que cette cadence unisone & qui tombe toujours sur la rime, estoit lassante & ennuyeuse dans la déclamation, aussi bien que c'étoit là véritablement,

Qu'on se laisse tomber où tombe la pensée.

Où l'œil cherche la mesme couleur de la rime , & où celuy qui écoute prévient presque toujours le Lecteur en devinant tout entier le second Vers. Ce fut pour remedier à ce deffaut ; & pour donner un tour plus aisé à nostre Poësie Dramatique ; que le Grand Corneille composa Agésilas en Vers libres , & les trois derniers Actes de Psiché , où il avoit eu ordre de travailler avec Moliere. Celuy-cy du mesme sentiment, avoit commencé cette Piece de la sorte , ainsi que quelques autres de ses Comedies où il a assez bien réüssi ; mais pour dire la verité , ils remarquèrent tous deux dans la suite, l'inconvenient où ils étoient tombez , & que pensant éviter le Stile Poetique , & approcher davantage de la Prose qui est

plus propre pour les Pièces de Theatre, ils avoient pris une versification, qui pour paroître plus aisée & plus naturelle estoit encore plus Poétique & plus figurée que l'autre, à cause de la grande variété de rimes, de nombres, & de cadences qui se rencontrent dans les Vers libres ou irreguliers. Toute cette harmonie étant plus opposée au discours ordinaire, que la regularité des grands Vers, ils en revinrent à l'ancien usage; mais ils observèrent que tout le secret consistoit à rompre le Vers en plusieurs endroits, comme quelques Poètes l'avoient déjà pratiqué avec succès; car auparavant les grands Vers étoient dans la Comédie cōme des Barricades que les Acteurs ne pouvoient franchir, & où demeurant fichtz, on les

regardoit comme des Declamateurs de College sans voix, sans action, sans mouvement, ou plutost dont la voix, l'action & le mouvement estoient outrés, n'avoient rien de naturel.

Les Maistres du Theatre sont donc revenus avec raison à l'ancienne versification, & ont conservé les grands Vers pour les Pieces regulieres, reservant les Vers libres pour les Balets & les Opera, où à cause de la Musique & du Chant, ils quadrent mieux que les autres par la diversité de leurs cadences & de leurs mesures. On s'en sert encore fort à propos dans les Traductions des Comedies Italiennes; ainsi qu'on a fait pour l'*Aminte*, & le *Pastor Fido*, qui ont beaucoup plus de grace en nôtre Langue traduits en Vers.

libres qu'en grands Vers ,
parce que les Italiens compo-
sent leurs Pieces de Theatre en
Vers irreguliers , & qu'estant
remplies de quantité de pensées
brillantes & de descriptions
fleuries , cette Poësie est plus
propre à les exprimer , mais de
tous ceux qui les ont employez
pour le Theatre , M. Quinaut
en merite le prix , & la gloire.
Jamais Poëte n'a mieux manié
cette sorte de versification que
luy , & Baptiste avoit raison de
dire , qu'il estoit le seul qui pût
l'accommoder , & qui sçeut
aussi bien varier les mesures &
les rimes dans la Poësie , qu'il
sçavoit varier les tons & les ca-
dances dans la Musique. Je dis la
mesme chose de Corneille pour
les grands Vers , quoy qu'il n'ait
pas negligé les autres , comme

on le peut voir dans son admirable Traduction de l'Imitation de Nôtre-Seigneur. Il a excellé dans la pompe, & dans la majesté que demande cette versification sublime, dans laquelle il servira toujours de modèle aussi bien que dans les regles, & la composition des Pièces de Theatre. Mais, hors de là: & pour descendre dans les petits Ouvrages, & dans les Pièces galantes, je conviens avec l'auteur de la Satire, que Madame la Comtesse de la Suze a aussi excellé dans les grands Vers, comme il paroît dans ses Elegies, sans avoir méprisé les Vers libres dans ses tendres Chansons & ses ingenieux Madrigaux. Madame des Houlières doit estre aussi proposée pour exemple dans les Vers libres,

quoy qu'elle se soit élevée jusqu'au sublime, & qu'elle ait soutenu la noblesse & la majesté des grands Vers dans sa Comedie de Cenerie, & dans quelques autres Ouvrages. Enfin elles meritent d'estre mises à la teste de tous les Poëtes François de l'un & de l'autre sexe.

Toutes deux ont eu un mérite infiny, une grande beauté, un genie admirable, le caractere inimitable, & original, avec des talens tout differens. Aussi ont elles pris des routes bien differentes pour arriver à la gloire où elles sont parvenuës. La Comtesse de la Suse avoit le cœur tendre & passionné, les manieres affectées, les sentimens vifs & amoureux, beaucoup de feu, & de langueur en

même temps , le stile un peu précieux & guindé comme on avoit alors ; mais il y avoit des graces & des beautez dans ses Ouvrages qui enchantoient tous ses Lecteurs. On ne peut traiter l'Amour avec plus de force , & de délicatesse qu'elle a fait. Ses expressions sont nobles ; élevées , brillantes , & fleuries comme sa naissance , & sa beauté. Enfin , mille autres avant elle n'avoit si bien joint ensemble l'Amour , Venus , & les Graces. Il est vray qu'on peut dire d'elle avec justice , ce qu'un Poete Grec a dit d'une aimable & spirituelle personne de son temps, qu'elle étoit elle-même , Muse , Grace , & Venus. Mais de toutes les loüanges qu'on luy a données, rien à mon gré, ne lui convient mieux,

& n'est plus digne d'elle , que
 quatre Vers Latins qu'un bel
 esprit de ses amis fit pour mettre
 au bas de son Portrait, où elle est
 représentée dans un char qui
 l'enleve dans le Ciel. Ces Vers
 sont si beaux que je croy faire
 plaisir à l'Auteur de les rappor-
 ter,

*Quæ dea sublimi rapitur per ina-
 nia curru*

*An Iuno, an Pallas, num Venus
 ipsa venit ?*

*Si genus inspicias, Iuno, si scripta,
 Minerva,*

*Si spectes oculos, mater amoris
 erit.*

Voicy la traduction que j'en
 ay faite, où j'ay conservé tout
 le sens, si je n'en ay pas expri-
 mé toute la beauté.

*Quelle est la Déesse suprême
 Qui dans ce char pompeux s'élève
 d'icy bas ?*

*Est-ce Junon, est-ce Pallas,
N'est-ce point Venus elle même?
Ses yeux, ses écrits, ses beaux yeux
tour à tour,
Font voir Junon, Pallas, & la Mere
d'amour.*

Le caractere de cette illustre Comtesse estant tel que je viens de le representer, elle eut raison de s'attacher aux grands Vers & à la Poësie reguliere. Mais si ses Elegies sont encore les delices des jeunes gens amoureux, l'endroit favori du *Pastor Fido* qu'elle a traduit en Vers libres, ne les charme pas moins, & ils seroient bien empeschez s'il en falloit juger la preference. Quoiqu'il en soit, je reviens à dire qu'elle s'est un peu trop assujettie aux regles austeres de l'Art, & que voulant surpasser les Maîtres, elle a trop bien fait des

Vers pour une femme de qualité.

Il n'en est pas de même de Madame des Houlières; il semble qu'elle ne fait des Vers qu'en se jouant, & pour son divertissement. Quoy qu'elle sçache tous les mystères & tous les secrets de la Poësie, on voit dans ses Ecrits une modestie & une simplicité très-grande, qui convient bien à une personne de son Sexe. Les choses les plus recherchées y paroissent naturelles & sans affectation. C'est ce qui l'obligea à choisir les Vers libres, comme plus conformes à son genie, & plus propres à cacher son travail & son étude. Elle avoit l'air libre & dégagé, les manières enjouées, aisées & naturelles, une grace & une majesté que l'on ne peut exprimer, l'esprit

vif, doux & agreable, les pen-
 sées ingenieuses & delicates, le
 stile pur élegant & poli, les ex-
 pressions heureuses, & qui per-
 gnoient admirablement bien
 tout ce qu'elle vouloit décrire;
 le cœur tendre sans estre pas-
 sionné, mais à qui l'art d'aimer
 n'estoit pas inconnu; sçavante
 dans les mœurs du siècle, &
 dans la connoissance du cœur
 humain, elle nous a donné de
 doctes leçons de l'amour propre,
 & de la fausseté des vertus. Mais
 qui a jamais connu mieux qu'
 elle la Nature & ses plus secrets
 mouvemens? Qui l'a mieux dé-
 peinte? Les Idiles des Fleurs
 & des Moutons sont les Por-
 traits vivans qui dureront éter-
 nellement, & dont les couleurs
 se renouvelleront sans cesse, &
 auront cet heureux sort qu'elle
 desiroit

desiroit dans la condition humaine, dont elle a esté consolée en mourant, parce qu'elle revit toute entiere dans son illustre Fille, qui est une autre elle-même.

Telle perte n'est pas toujours irreparable,

Puis que du mesme sang, & des mesmes esprits,

La Nature a formé cette Fille admirable,

Qui de l'Academie a remporté le Prix,

Et qu'à sa Mere seule on trouve comparable.

Mais rien n'approche des honneurs

Dont le Parnasse en dizil celebre sa memoire,

Il place son Image au Temple de la Gloire,

Et sa Fille au rang des neuf Sœurs.

Feu. 1695.

I

En effet , cette digne Fille marche si bien sur les pas de son habile & scavante Mere, qu'elle a monté au Parnasse , dans un âge où à peine on peut trouver ce lieu - là sur la Carte. Ce fut lors qu'elle eût le Prix à l'Academie Française ; ce qui donna de la jalousie à son Sexe , & de l'admiration au nôtre. Que doit on attendre d'elle à présent qu'elle est consommée dans la Poësie , & animée d'un double esprit ? Il n'est point de genre de Vers où elle ne réussisse , & dont elle ne remporte de Prix ; mais on doit présumer que par genie & par inclination , autant que par estime & par reconnaissance ; elle cultivera les Vers libres , & prenant leur défense , elle les mettra au dessus de la censure des Critiques. Elle y a

un double interest , & tout le Parnasse jette les yeux sur elle pour cela. Comme elle en est seule capable , je luy en cede aussi toute la gloire.

Il y a plus d'un an que les rimes sur lesquelles je vous envoie divers Sonnets , ayant esté proposées par l'une des Academies de Toulouse , pour estre remplies à la gloire du Roy, on en vit paroistre un grand nombre , & le prix destiné pour celui qui feroit le plus beau Sonnet , ayant esté distribué , ces rimes furent remplies sur quantité d'autres sujets. On a ensuite esté un temps sans en parler , après quoy la mode est venue de les remplir à la gloire d'une illustre Princesse , dont le merite répond à la naissance & à la beauté. C'est Madame la

Princesse de Conty. Voicy quel-
ques uns de ces Sonnets. Le
premier que vous allez lire, a
couru sous le nom d'un grand
Prince, dont la Maison est fe-
conde en Heros.

POUR MADAME
la Princesse de Cony.

SONNET.

J'adore tout en vous l'air, le port
 & le Buisse,
 Pour vous je brûlerois au milieu
 des glaçons,
 Et si de vos beautés je faisois des
 moissons,
 J'égalerois la nuit des Héros si
 robuste.

L'Amour vous a fait naître avec
un air auguste
Vous estes son ouvrage, de ses
leçons,

Ne les regardez pas comme vaines
 chançons,
 Rendez luy vostre cœur, c'est un tri-
 but bien juste.



Vous avez de Venus la noblesse &
 orgueil,
 Pour un Dieu cependant elle eut un
 doux accueil,
 Et pour lors la fierté fut une foie-
 ble digne.



Heureux si comme luy prie dans
 mille ressors
 De vos faveurs pour moy vous de-
 veniez prodigue,
 Je serois immortel par d'éternels
 transports.

Ce Sonnet a reçu de grands
 applaudissemens. En voicy un
 autre, d'un homme dont les Ou-
 vrages se sont fait admirer de-
 puis une année, & ont reçu des

louanges du plus grand Roy de
la Terre.

Lors qu'*Amour* sur son Trône
 éleva votre Buste
La crainte à Cythérée inspira ses
 glaçons,
Phébus quitta le soin de jaunir les
 moissons,
Alcide à la quenouille offrit sa
 main robuste;



Jupiter applaudit par un souris
 auguste,
Mars de la servitude écouta les
 leçons,
La Troupe des neuf Sœur épuisa
 ses chançons,
Minerve à leurs concerts joignit une
 voix juste



Quelle éclatante gloire ! ah ! quand
 un fier orgueil

GALANT

Revolteroit vostre ame à cet oiseau

Luy pourroit on, Princesse : opposer quelque digne ?

~~1222~~

Mais, tandis que les Dieux meurent
 vent tous leurs ressorts,
 Qui peut mourir pour vous est en-
 cor plus prodigue
 Et sçait des Immortels surpasser les
 transports ;

ENVOY

De leurs encens, de leurs Autels
 Les Dieux à vos beautés font un
 brillant hommage,
 Mais ne dédaignez pas le respect,
 des Mortels,
 Il a son prix & son langage.

Le Sonnet qui suit n'a pas
 manqué d'Approbateurs. Il est
 d'un homme attaché à Madame
 la Princesse de Conty, & dont
 l'esprit a devancé les années.


Chaque cœur est un Temple où
 l'on vous dresse un Buste.
 De la Zone Torride à celle des
 glaçons ,
 De Mirthes amoureux vous fai-
 tes des Moissons,
 Et rangez sous vos Loix le foible
 & le robuste.


 Tout cede , tout se rend à votre
 esprit auguste
 La raison fait aux cœurs d'in-
 les leçons
 Ses avis importans passent pour
 des Chansons ,
 Chacun connoist sa faute & chacun
 la croit juste.


 L'un admire ce port rempli d'un
 doux orgueil ,
 L'autre ces yeux brillans & ce
 charmant accueil :

Mais toujours le respect leur op-
pose une digue.



Et ce Dieu qui du monde agite les
ressorts,
Et qui de ses faveurs fut pour vous
si prodigue,
N'oseroit qu'en tremblant expri-
mer ses transports.

Cette Princesse a aussi reçu
des Sonnets remplis de morale,
qui luy ont fait plaisir. En voicy
un d'un Abbé qui ne dément
point son caractère.

Pourquoi tant célébrer un si
fragile bûte?
Ces beaux feux quelque jour ne
seront que glaçons,
La Parque en doit groûr ses fu-
nestes moissans,
C'est le destin affreux du fible
du rebolte.



Elle n'épargne point le front le
 plus auguste ,
 Princesse , pensez y , profitez des
 leçons ,
 Qu'un monde corrompu fait passer
 pour chansons ,
 Rien n'est grand devant Dieu que
 l'humble & que le juste.
 Craignez votre beauté , c'est un
 sujet d'orgueil ,
 Elle trouve par tout un dangereux
 accueil ,
 A ces encens flatteurs opposez une
 digne ,



Employez des vertus les inno-
 cens , ressorts ,
 Tant de riches trésors que le Ciel
 vous prodigue ,
 Doivent fixer vers Luy vos plus
 ardens transports ,

Ce dernier a esté fait par un

Prince étranger, dont vous ver-
rez le Portrait dans les Vers que
vous trouverez ensuite.

C'Est trop chercher de Fleurs
pour couronner un buste,
Laiſſons aux Elemens les feux &
les glaçons,
A l'Automne, au Printemps, les
fleurs & les moisſons,
Separons une fois le foible & le
robuste.

Le faſte ſeduiſant de la naiſſance
auguſte,
Ebloiſſoit la raiſon, écoutons ſes
leçons,
Reformons par nos mœurs le monde
& ſes chanſons,
Craignons le Tribunal où tremble
le plus juſte.

Pour ne point ſe tromper à l'éclat
de l'orgueil,
I 6

Quand la vertu dans l'ame a trou-
 vé de l'accueil,
 C'est l'horreur du peché qu'on op-
 pose pour digne,

Dieu de sa Providence a caché
 les ressorts,
 Et lors que de son sang il est tou-
 jours prodigue,
 Il ne veut du pecheur que d'amou-
 reux transports,

Voicy les Vers dont je viens
 de vous parler, où est peint
 l'Auteur de ce Sonnet.

Depuis long-temps je cherche
 un homme,
 Je vais en plein midy la lanterne à
 la main,
 Je cherche dans Paris & j'ay cher-
 ché dans Rome,
 J'estois un Diogene & je cherchois
 en vain,

Le Ciel reçoit mes vœux & répond
à ma peine,

Mon espoir n'est plus incertain.
Le Tage fait couler ses trésors dans
la Seine.

Ma recherche est heureuse & n'a
point été vaine ,

Je trouve dans un homme au degré
souverain

Les délices du genre humain.

C'est Louis, mais est-il au simple
rang des hommes ?

Il a par sa vertu mérité des Au-
tels,

Tout Diogene que nous sommes ,
Nous l'avons déjà mis au rang des
immortels.

Mais toi, chert des Cieux, Prince ,
dont la naissance

Soutient tout son éclat au milieu de
la France;

Digne Ministre d'un grand Roy ,
Tu fais admirer l'homme en Roy.

*Que de vertus , que de lumie-
res !*

*Que de sublimes qualitez.
Grand dans tes sentimens , noble
dans tes manieres ,
Modeste en tes honneurs sage en
tes dignitez ,
Exact dans tes desseins ; éclairé dans
tes vœux ,
Vigilant dans tes soins , attentif
dans tes choix ,
L'esprit toujours soumis aux veri-
tez connues ,
Et l'ame des vertus suivant toujours
les loix
Plus qu'instruite dans chaque
science ,
Curieux dans tous les beaux arts ,
Du premier pas hors de l'enfance ,
Fameux dans le métier de Mars.
Toujours éloquent sans prélude ,
Parlant de tout & parlant bien ;
Sçaubant la science & l'étude ,*

*Possédant des trésors & n'abusant
de rien.*

*Fort politique & plus sincère ,
Grand courtisant & point flatteur,
Charmant les cœurs sans soin de
plaire ,*

*Tel est le Prince Ambassadeur.
Un tel homme arreste sans peine
Et la Lanterne & Diogene.*

Sa Majesté a crée une Charge de Conseiller d'honneur au Parlement de Paris , Elle en a gratifié Messire Aymond Jean Baptiste Boucherat , Frere de M. le Chancelier , qui y fut reçu dès le mois passé , avec tous les agrémens qu'il pouvoit attendre de ce Corps auguste. Il y a plus de trente-cinq ans qu'il est Conseiller au Parlement , & seant par son rang en la Grand'-Chambre. Ainsi le Roy ayant

bien voulu créer cette Charge en sa faveur , on peut dire qu'il ne l'a pas moins meritée par ses longs services que par son exacte probité.

Le 27. du mois passé, Madame la-Princesse de Mekelbourg fut inhumée avec toute la pompe due à sa qualité de Duchesse Doüairiere Souveraine de Mekelbourg , & de Princesse des Vandales , en l'Eglise des Religieuses du S. Sacrement , rue Cassette , à qui elle a fait de grands biens. Son cœur avoit esté porté le jour précédent aux Carmelites du Fauxbourg S. Jacques , & inhumé auprès du corps de Charlotte - Marguerite de Montmorency, Princesse Doüairiere de Condé.

Voicy les noms de quelques personnes considerables mortes

sur la fin du mois passé.

Messire Jacques Oudart-Thomas de l'Isle, Conseiller. Clerc au Parlement de Paris. Il estoit Frere de M. de l'Isle, President au Grand Conseil, qui a épousé une Niece de M. le Chancelier, & de M. de l'Isle, Capitaine au Regiment des Gardes Françaises, où il est fort estimé.

Dame Marguerite Martineau. Elle estoit âgée de soixante & sept ans, & Femme de Messire Louis de la Grange Trianon, Seigneur de Nandey, Villantrols &c. Conseiller au Parlement, & ancien President de la Seconde des Requestes du Palais.

Dame Renée Budes. Elle étoit Sœur du Maréchal de Guebriant, & Veuve de Sebastien, Sire de Rosmadec, Marquis de Mûlac, Lieutenant general pour

le Roy dans la Province de Bretagne, Gouverneur des Ville, Chasteau & Comté de Nantes.

Messire Louis de Machaut, Sr de Bourfiere, de Bellenave, &c, Conseiller au Parlement.

Dame Valentine Bailly. Elle estoit Veuve de Messire Gabriel Lallemant, Sieur du Meny Duran & de Brecourt, Conseiller au Parlement.

Messire Timoleon Gilbert de Seigliere, Sieur de Boiffranc, de Breville, Pons, &c. Il estoit Maître des Requestes, Chef du Conseil, Chancelier, & Garde des Sceaux de Son A. R. Monsieur.

Messire Honoré de Fortia. Il estoit Aumônier du Roy & Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Noyon,

Messire Jean de la Michau.

diere , Conseiller du Roy, Maistre ordinaire en sa Chambre des Comptes de Paris.

Messire François de Paris , Sr de la Brosse , Neüilly , Guerchy & autres lieux , Ancien President en la Chambre des Comptes de Paris. Il est mort le 15. de ce mois , âgé de soixante-dix-sept ans.

Messire Louis de Cominges , Marquis de Ferrieres.

Dame Cecile Elisabeth Huraut de Cheverny. Elle estoit veuve de Messire François de Clermont , Marquis de Montglas , Chevalier des Ordres du Roy , & s'estoit toujours fait distinguer par son esprit.

Messire du Machaut , Maistre des Requestes. Il est mort subitement le 21. de ce mois , dans un âge extre-

inément avancé , après avoir exercé plusieurs Intendances , dont il a toujours rempli les fonctions avec gloire.

Le Roy a nommé M. l'Abbé de la Motte Fenelon , Precepteur des Enfans de France , à l'Archevêché de Cambray. Les peuples de ce Diocèse estant accoutumés à un prelat d'une grande piété, Sa Majesté a voulu qu'il ne leur parust aucun changement , & c'est ce qui l'a déterminée à faire choix de M. l'Abbé de la Motte Fenelon , qui a d'abord remis l'Abbaye de S. Valery , dont il avoit esté pourvu sur la fin de l'année dernière , ce qui marque le juste discernement du Roy dans les choix qu'il luy plaist de faire. Cette Abbaye vient d'estre donnée à M. l'Abbé de Clermont , nommé

depuis peu Evêque & Duc de Laon, est considerable par sa dignité, mais il n'est pas d'un assez grand revenu pour la pouvoir soutenir.

Le mot de l'Enigme du mois passé estoit *la Pelote de nege*, & il a esté trouvé par le petit Coq réveille marin; le vieux Banquier amoureux de la plus belle Nimphe de la rue Quinquempoix; le Malheureux retenu chez Euy; le constant Conseiller: l'Esperance des trois Domestiques de Bondonner, de Parance: le Courrier de la Pomeranie Occidentale; le gros Mignon de Verneuil; le Medecin de la Garnison du Fort de Melun: l'agréable Bouchor de l'Arsenal: Mademoiselle de la Salle: Rosette de Puteau, Angelique Vincenné: Catin de la Courtille: la

Moderne de la longue allée , la
 subtile Robinette , la spirituelle
 Fanchon . la convalescente Ma-
 demoiselle Javotte du coin de la
 rue de Richelieu , & la sçavan-
 te Mopsa d'Arcadie ; la Tante
 & le Neveu de la rue de la Va-
 nerie ; l'aimable fille unique de
 la rue de l'éperon ; Manon Gi-
 rault de Blois.

L'Enigme nouvelle que je
 vous envoie , a de quoy exercer
 agreablement l'esprit penetrant
 de vos Amies.

ENIGME.

*Si la seconde invention ,
 Si l'art d'animer ses Ouvrages.
 Et la prompte execution ,
 Des Peintres d'aujourd'hui sont les
 grands avantages ,
 Je les possède éminemment ;
 J'ay l'invention tres-seconde ,*

L'annee mes Portraits jusques au
monvement,

Et peins, en un moment, sous les
sujets du monde.

J'en ay d'autres encor que les Pein-
tres n'ont pas ;

Je peins sans appareil, comme sans
embarras,

Mieux de nuit que de jour, & sans
choix de Matiere ;

Sans Pinceau, sans Couleurs, j'a-
cheve mes Tableaux ;

Mais j'en suis si jaloux, que mesme
les plus beaux

Par moy ne sont jamais exposez en
lumiere.

Si l'on considere la situation
où sont aujourd'huy tous les
Princes liguez contre la France,
on trouvera que depuis le com-
mencement de cette guerre elle
a seule triomphé de ceux qui ne
s'estoient unis que dans le des-

sein, non pas de faire quelques conquestes sur elle, mais de la reduire aux derniers abois, & de la partager après y avoir porté la dévotion. Cependant l'Empereur a perdu Philisbourg, & le Palatinat s'est veu ruiné; l'Espagne n'a presque plus de Places importantes dans les Pais Bas, le Duc de Savoye n'a plus que le tiers de ses Estats, les Hollandois sont épuisez, & l'Angleterre ne peut plus trouver ni soldats ni matelots; l'argent y est devenu rare, son commerce est demeuré, & ce ne sont que plaintes de tous costez. On sçait que Milord Noringham vient de dire dans la Chambre des Seigneurs qu'il y avoit quatre réflexions à faire sur l'estat present du Royaume: en premier lieu, qu'il falloit considerer quel

avanta

à l'avantage on avoit retiré de la guerre présente en second lieu, que le commerce estoit fort incommode & le pais de peuple en troisième lieu, qu'il falloit examiner s'il estoit à propos pour soutenir l'intérêt des Estrangers de transporter la Flotte qui estoit à Cadix & en quatrième lieu, qu'il falloit donner ordre à l'abus qui regardoit les espèces d'or & d'argent qui sortoient du Royaume au profit des Estrangers & à la ruine des Sujets. Tout cela a esté fortement appuyé par deux autres Milords, & ce qu'il doit faire connoître que lorsqu'on parle autrement de la situation des affaires d'Angleterre, on ne dit rien que de véritable. L'Espagne n'est pas plus tranquille, tout y est en confusion, les deux

Fev. 1695.

K

Reines ont continuellement de
 grands demeslees. Le Roy vou-
 droit la paix, la Reyne sa fem-
 me la croit necessaire & la Reine
 Douairiere sœur de l'Empereur,
 & amie du Prince d'Orange s'y
 oppose, & ceux qui embrassent
 leur party se trouvent si souvent
 embarrassez, & mènent une vie
 si peu tranquille, que les uns
 abandonnent leurs Charges pour
 se retirer à la campagne, & d'au-
 tres quittent tout-à-fait le mon-
 de, & se jettent dans des Cou-
 vens. La Cour d'Angleterre n'est
 pas moins agitée, mais d'une
 maniere differente, & deux Se-
 cretaires d'Etat viennent d'a-
 bandonner leur employ & de se
 retirer à leurs maisons de cam-
 pagne. 1, sous divers pretextes.
 Cela ne se fait point dans une
 Cour calme comme celle de

France. Vous sçavez que le ne-
veu de l'Amiral Russela esté tué
à Cadix, ce qui ne met pas cet
Amiral en bonne intelligence
avec la Cour d'Espagne. Je suis,
Madame, &c.

De Paris le 8. Février, 1695.

TABLE.

P <i>Recluse.</i>	15
<i>Histoire.</i>	16
<i>Galanterie.</i>	64
<i>Accouchement monstrueux.</i>	72
<i>Lettre d'un Dissipateur à Mrs les Cartesiens.</i>	75
<i>Picté des Soldats de la Marine.</i>	80
<i>Eloge de la Nation Bretonne.</i>	82
<i>Lettre par laquelle l'Auteur pre- tend prouver que lors qu'on est malade il faut laisser agir la nature.</i>	84
<i>Paraprase.</i>	111
<i>Mariage.</i>	116
<i>Avis pour le Nobiliaire universel.</i>	117
<i>Le saut du Vermisseau qui s'en- gendr. dans le fromage.</i>	120
<i>Morts.</i>	132

I A B L E.

<i>Réponse à la Satyre contre les Vers irreguliers employés dans le Mer- cure du mois d'Avril 1694.</i>	159
<i>Sonnets sur des bouts rimez.</i>	196
<i>Charge de Conseiller d'honneur au Parlement créée par le Roy.</i>	205
<i>Madame la Princesse de Mel- bourg, inhumée au Filles du S. Sacrement.</i>	208
<i>Autres Morts.</i>	209
<i>Archevêché de Cambray donné par le Roy.</i>	212
<i>Enigme.</i>	214
<i>Situation des Affaires de l'Europe.</i>	215

Fin de la Table.



Avis pour placer les Figures.

**La Médaille doit regarder la
page 70.**

L'Air doit regarder la page 117.

